

**LES NOCES DE
VAUGIRARD
OU LES NAÏVETÉS
CHAMPÊTRES.**

PASTORALE dédiée à ceux qui veulent rire.

DISCRET, L.C.

1688

**LES NOCES DE
VAUGIRARD
OU LES NAÏVETÉS
CHAMPÊTRES.**

PASTORALE dédiée à ceux qui veulent rire.

**À PARIS. Chez JEAN GUIGNARD, au premier Pilier de la
grand' Salle du Palais.**

M. DC. XXXVIII. Avec Privilège du Roi.

**EPÎTRE SERVANT D'AVERTISSEMENT à
ceux qui veulent rire.**

MESSIEURS,

Je ne suis point de ces savants personnages dont les siècles ont si curieusement conservé les précieuses reliques pour nous donner lumière des sciences qui les ont fait estimer vrais Orateurs, si parfaitement bons poètes : mon savoir est aussi peu connu que ma personne, mais mon humeur indifférente ne se soucie de la probation des doctes, ni du mépris des ignorants : mes écrits en petit nombre, et en peu de volumes n'ont d'autorité que les divers sentiments de ceux qui prennent la peine de les lire. Vous ne verrez point d'apologiste qui me dise confidemment à l'oreille que j'ai parfaitement bien réussi, que j'ai grandement obligé le public lui donnant des oeuvres si pleines de moralités et de subtiles pointes, que j'attribue des richesses aux rythmes capables de me faire passer pour divin, que j'attraperai la gloire où tous les autres veulent atteindre, et où pas un ne saurait parvenir, et qu'enfin il serait aussi difficile de trouver mon second, comme de rencontrer deux Rois de France en l'Europe. Tous ces discours de vanité, et de flatterie n'auraient autre remerciement de moi, que celui que l'on peut faire à des gens que l'on reconnaît se moquer honnêtement d'un ami, je leur donnerais l'épithète d'esprits faibles plutôt que celle d'esprits forts, comme n'ayant pas assez de force pour me persuader une méconnaissance de moi-même : les défauts de mes ouvrages ne trouveront ni de louanges ni d'excuses dans les plumes d'autrui. Vous n'y trouverez point dans l'Avertissement au Lecteur ce que les Auteurs du temps ont coutume d'y mettre : Qu'ils savent faire une pièce en quinze jours, qu'ils n'avaient que quinze ans lorsqu'ils l'ont faite, que leurs amis les ont forcés à la faire mettre sous la presse, et sous l'assurance qu'on leur a donnée, quelle serait bien reçue que c'est un premier essai et qu'on doit espérer que quelque jour ils feront mieux : les autres diront que leur absence a causé le désordre, et les fautes qui se rencontrent dans leurs livres, qu'ils ont été imprimés à leur insu sur des copies malpolies qui leur avaient été dérobées, ou qu'ils avaient données à l'un de leurs amis, mais qu'à la seconde édition ils seront vêtus des robes de la merveille, et qu'on ne les reconnaîtra plus. Toutes ces raisons si anciennes, et tant de fois répétées pour faire trouver bonne une mauvaise chose, ne peuvent être appelées autrement que les honnêtes excuses de l'ignorance, le manteau de l'incapacité, la couverture de l'imperfection, le voile des petites imaginations la stérilité des bonnes paroles, le bandeau des rimeurs, et la folie des Poètes ; et pour moi, afin qu'ils sachent mon sentiment je conseillerais volontiers à ces esprits de donner plus de temps à la composition de leurs ouvrages, et de ne les entreprendre si jeunes, vu que leurs pointes, qui pour proprement parler, ne sont que métaphores hyperboliques forment des épines si piquantes, que leur

honneur s'y écorche le plus souvent : il n'y a pas un pied de vers qui n'en prête deux aux lecteurs pour marcher sur la tête de leur vanité, ni pas un vers qui n'en fournisse quatre pour ronger ce qu'il y a de mal digéré dans leur travail de sorte que comme la chauve-souris à cause de sa difformité n'ose paraître devant le jour, ces ouvrages devraient demeurer enfermés, ou n'être mis en lumière que par le feu ; car pour moi je ne saurais flatter, je dis librement mes pensées ; on ne saurait donner trop de soin à un ouvrage qui paraît en public. Voici (Messieurs) une Pastorale où j'ai fait parler les personnages selon que la naïveté des champs les a représentés à mon imagination : j'ai beaucoup de fois repassé par dessus, j'ai corrigé quantité de choses, j'ai fait mon possible pour la polir, et empêcher qu'il n'y eut point de fautes remarquables, et si je puis vous assurer qu'elle n'est pas trop bien, que les oreilles délicates n'y trouveront point leur satisfaction, que les chercheurs de pointes en trouveront plus chez les vitriers que dans mon livre, et que les belles pensées, et les bons mots y sont clairsemés, et néanmoins pour m'instruire sur les divers jugements sans chercher la protection des grands, ainsi que beaucoup font, et qui s'imaginent que le nom de ceux à qui leurs livres sont dédiés excusent leurs fautes, et défendent leurs oeuvres de la médisance. Je vous fais présent (Messieurs) de cette pastorale, recevez-la telle quelle est, achetez la, ne l'achetez pas, lisez là, ne la lisez, pas, riez en, n'en riez pas : il y a longtemps que je fais profession de ne me soucier des louanges du monde, et que j'ai perdu la volonté de paraître habile homme, puisque j'ai reconnu avoir été ne pour ne l'être pas. Tout le contentement que j'espère donnant cette pastorale au public, est de vous faire voir par le compliment ordinaire que je suis véritablement,

MESSIEURS,

Votre très humble, et obéissant serviteur

L. C. D.

ARGUMENT.

Amarille est jointe par mariage à Floridon qu'elle n'aime point sous promesse faite de l'avis de ses parens, et pour la contenter que Floridon ne cueillera le fruit de son amour, que six mois après le jour de leurs noces, pendant lequel temps Polydas fils d'une des Illustres maisons de Paris déguisé en Berger, et qui chérissait grandement Amarille, promettait de l'enlever secrètement, mais étant mandé à la noce avec une jeune Bergère nommée Lidiane, qui était venue avec sa mère demeurer à Vaugirard à cause des guerres qui étaient dans la Province de leur naissance. Polydas devient amoureux de Lidiane, oublie la promesse qu'il avait faite à Amarille, et continue ses amours avec elle, nonobstant les jalousies d'Amarille.

Pendant que Polydas, Lidiane, Pysandre, Cleanide, et Amarille Bergers, et Bergères passent le temps à mille gentilleses, et tromperies amoureuses : Luciane mère de Lidiane ayant vu au travers d'une vitre Polydas qui baisait sa fille. Cette action lui donne sujet de l'enfermer, Polydas désespéré de ne plus voir sa maîtresse, prend résolution de l'enlever, et pour cet effet lui ayant fait savoir par un mot de lettre que Pysandre lui porte (sans savoir ce qui était dedans) qu'elle se tint prête pour la nuit suivante de son dessein, il met la nuit le feu dans une grange, pendant que les villageois sont empêchés à l'éteindre, il l'enlève, et la mène au bord de l'eau, où s'étant trouvé un bateau, Lidiane sautant dedans, pendant que Polydas le veut lâcher, la corde rompt, le bateau emène Lidiane, et laisse Polydas à la rive dans des fâcheries étranges : elle cependant que l'eau entraînaît toujours voyant une île proche d'elle, s'élança du bateau sur le sable, mais le pied lui glissant elle tombe en la rivière où à l'instant enveloppée des ondes à la vue de son berger, elle eut été noyée si deux pêcheurs qui de grand matin avaient tendus leurs filets, ne l'eussent repêchée.

Polydas qui croit qu'elle est morte se précipite dans la grotte des Démons, Amarille qui se doute qu'elle est trompée, voyant que Polydas était précipité, s'y jette pareillement, laissant tous leurs parents dans une confusion épouvantable, et enfin Lidiane repêchée, et ramenée par les pêcheurs au lieu où elle pensait retrouver Polydas, est à l'instant prise par les Députés de Vaugirard qui faisaient la recherche d'eux, par le soupçon qu'ils avaient que Polydas avait été le boute-feu, elle est menée devant les juges qui lui font son procès, et quelques prières, et supplications que leur puissent faire les habitants du village, elle est par eux condamnée à être précipitée dans la même grotte des Démons, où étaient Polydas, et Amarille ; mais comme on vient pour exécuter cette sentence, l'ombre de Castrape Magicien, qui avait bâti cette grotte, sort tenant Polydas d'une main, et Amarille de l'autre sains et sauvés, arrête l'exécution de cette condamnation, et faisant le récit de toutes leurs aventures, ordonne des mariages du bon homme Pancrace avec la vieille

Luciane, dont les grotesques amours sont naïvement traitées, redonne Amarille à son Floridon Polydas à sa Lidiane, et Pyfandre à Cleanide, et par ces mariages inespérés calment les différends de tout le village, et leur cause une réjouissance publique.

A. D. D. L. R. D. L.

Beautés de qui les yeux captivent les franchises
De tous les jeunes cours qui passent devant eux,
Si les vôtres ont l'heur que de n'être amoureux,
Du moins ne soyez plus à votre porte assises.
Tous ceux que vous blessez la voudraient voir fermée,
Plutôt que d'y trouver des objets de rigueur :
Et pour moi lors qu'amour m'y vint blesser le cour,
Son feu devait aussi me réduire en fumée.

Aux Lecteurs.

Messieurs vous ne l'entendez pas,

N'en faites de faux jugements :

Quand vous serez tous des Midas,

Vous entendrez mes sentiments.

Errata

Page 13, vers 4 lisez baise pour baiser p. 40. v.7. l. sans vous veoir
p.49.v.13. l. d'Orphee. p.53 v.18 et 19 l. affection au premier, et
affliction au second. p.57.v.8. l. qu'un pour qu'en. p.58.v.10. l. faicts
pour faites. p.63.v.9. l. me parleront. p.101.v.15 l. seile pour sicle.
p.107.v.10. l. qu'un pour qu'en.

ACTEURS

PANCRACE, vieil Berger, père d'Amarille.
FLORIDON, mari d'Amarille.
POLYDAS, Berger.
PYSANDRE, Berger.
LIDIANE, Bergere.
CLÉANIDE, Bergere.
AMARILLE, Bergere.
LUCIANE, vieille, mère de Lidiane.
LES DEUX PESCHEURS.
LE JUGE.
LE PROCUREUR FISCAL.
LE GREFFIER DE VAUGIRARD.
LES DEPUTÉS DE VAUGIRARD.. Un en troupe
L'OMBRE DU GRAND CASTRAPPE, magicien.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

PANCRACE.

Enfin le juste Ciel par un saint hyménée,
De ma fille ce jour borne la destinée,
Lui donnant un Berger digne d'affection,
Autant riche de biens que de perfection ;
5 Le plus sage et dispos de tout notre village,
Et qu'on voit posséder le meilleur héritage :
Outre ses grands troupeaux qui font dire aujourd'hui
Que l'on en voit fort peu qui soient pareils à lui :
Il sait le cours par coeur du grand éphéméride :
10 Sur tous les différends des Bergers il préside,
Avec un jugement si rempli de raison,
Qu'il en sait plus que moi qui ai le poil grison.
Le Juge de ce lieu le plus souvent le mande,
Pour résoudre avec lui tout ce qu'on lui demande :
15 Il a de la prudence et du savoir beaucoup,
Il a l'invention pour empêcher qu'un loup
N'aborde son troupeau, et sait un artifice
Pour en toutes saisons accoupler la génisse.
20 Ses brebis, son bélier, ses chèvres, et son chien,
Il fait danser un branle, une courante, ou bien
Jouant de son pipeau de cent sortes d'aubades
Il leur fait dans nos prés faire mille gambades :
Et puis quand il lui plaît, nos fillettes souvent
25 Feront voir en dansant le derrière et devant,
Par un charme qu'il fait, et bien d'autres merveilles,
Ma fille à son bonheur n'aura point de pareilles :
Et s'il n'était encor ce jourd'hui marié
Les Nymphes de ce lieu l'auraient d'amour prié :
Tant son corps est aimable en toute modestie,
30 Ou la Nature agit en chacune partie,
Grâces, beautés, vertus, forment son action,
Bref, c'est le cabinet de la discrétion,
Que je puis m'assurer d'avoir ce jour pour gendre,
Ma fille, sotté un peu n'y voulait pas entendre,
35 Et si elle n'eut craint le paternel courroux
Elle ne l'eut jamais accepté pour époux.
Un pasteur inconnu de nom et de lignée
Avait si puissamment sa volonté gagnée :
Que si je n'eusse bien ce jeune esprit pressé

Dispos : Il signifie, qui est agile, léger,
qui se porte bien. [F]

40 L'accord fait entre nous ne serait point passé :
 Mais ma foi maintenant la bécasse est bridée
 Encor que ce Berger vive dans son idée,
 Et que par un article écrit au compromis,
 Son amoureux époux ait par sa foi promis,
 45 Que de six mois entiers du jour du mariage,
 Il ne la pressera d'avoir son pucelage :
 Ceste clause pourtant ne m'afflige qu'un peu,
 Car je crois que la mèche étant auprès du feu
 Pourra bien s'enflammer si l'amour de ses ailes
 50 Peut faire de leurs cours sortir des étincelles,
 Ha ! Que ne peut l'amour, sa puissance peut tout
 Et des plus dédaigneux il sait venir à bout,
 J'espère dans neuf mois ou un peu davantage,
 Qu'ils verront d'un enfant accroître leur ménage
 55 Certes l'occasion fait naître le désir,
 Et je sais que ma fille étant à son plaisir
 Auprès de sa moitié, ne pourra dans la lice
 Passer une ou deux nuits sans ce doux exercice
 Car il est trop friand pour ne le goûter pas,
 60 Son berger est rempli de si charmants appas
 Qu'il ne l'aura jamais deux seules fois baisée,
 Que cet amoureux jeu ne la rende apaisée :
 Quand on voit de beaux fruits on en voudrait goûter,
 Je n'ai plus désormais de quoi me tourmenter
 65 Voici le lieu public où Pysandre s'apprête
 Pour se faire estimer le valet de la fête,
 La serviette en la main, le bouquet de muguet,
 Fait voir qu'il mènera le second branle gai,
 Le premier par sus tous à moi seul je réserve,
 70 Et par discrétion l'honneur me le conserve,
 De tous ceux qui ont bu un peu trop sans raison,
 Il n'en est demeuré que deux à la maison :
 Le Berger Petrolin et sa femme Macée,
 Mais discourant ainsi de pensée en pensée,
 75 Je retarde beaucoup, sans doute l'on m'attend
 Ce murmure ici près et ce bruit que j'entends,

Brider la bécasse : attraper, tromper
quelqu'un. [L]

Lice : Champ clos, carrière où
combattaient les anciens chevaliers.
On dit au propre comme au figuré,
qu'un homme fuit la lice, quand il évite
le combat, ou la dispute. [F]

Branle : se dit figurément du
commencement d'une affaire,
lorsqu'on la met en train d'aller, qu'on
lui donne le premier mouvement. [T]

On fait du bruit derrière le théâtre.

M'annonce leur venue, il faut que je m'avance
 Afin que par la main je la mène à la danse,
 Je viens de donner ordre au souper préparer
 80 Pendant que ces amants pensent à leur parer.

SCÈNE II.

FLORIDON.

Ravi dans un bonheur qui me suit à la piste,
 Qui condamne ma peine et ma fortune assiste,
 Qui me promet encor des plaisirs non-pareils,
 Que j'espère goûter entre les deux soleils
 85 Qui premiers paraîtront dessus notre hémisphère,
 Bref qui me donne en fin les biens qu'amour confère.
 Puisqu'aujourd'hui je sors des liens du tourment,
 Je me puis dire heureux plus que pas un amant
 Amarille est l'objet où butte ma victoire
 90 Amarille est le Ciel où se borne ma gloire,
 Amarille est le point de ma félicité,
 Amarille est le prix de ma fidélité,
 Amarille est le bien que mon esprit désire,
 Amarille est le centre où ma fortune aspire.
 95 Amarille en un mot, est tout ce que je veux
 Et son coeur et le mien n'en feront qu'un des deux
 Que de contentement quand une flamme égale
 Partage ses douceurs sur une amour loyale,
 Je pensais qu'à regret elle eût donné sa foi
 100 Qu'un Berger inconnu qu'elle a vu depuis moi,
 Eut dans son jeune coeur allumé quelque flamme,
 Mais ce contentement me demeure dans l'âme,
 D'avoir vu cet amant perdre en un même jour
 Le loyer de sa peine avecque son amour,
 105 À sa confusion nos lois sont mutuelles
 Et le refus qu'a fait ce miracle des belles :
 Ce tableau raccourci de toutes raretés,
 Dont Vénus et l'Amour admirent les beautés :
 N'était que pour masquer son dessein d'une feinte,
 110 Que ce qu'elle en faisait n'était que par contrainte
 Afin que l'étranger n'accusât son esprit
 D'avoir trop peu d'amour à son désir prescrit,
 Cette ruse m'a plu autant qu'on saurait dire
 Mais le voici qui vient, et moi je me retire,
 115 Aussi bien l'on m'attend, sans moi l'on ne peut rien,
 Amour guide mes pas vers l'objet de mon bien.

SCÈNE III.

POLYDAS.

Berger Infortuné Polydas misérable,
Que la rage possède et le malheur accable,
Quel funeste démon glisse en ce lieu ses pas
120 Pour voir devant tes yeux ravir d'entre tes bras
Une jeune beauté (que la gloire accompagne)
Et qui t'a fait venir habiter la campagne.
Où est ton sentiment, ta gloire, ta valeur,
Peux tu voir malheureux cet insigne voleur
125 Triompher aujourd'hui de ta belle maîtresse ?
Si je ne m'attendais à la juste promesse
Qu'à ma fidélité elle a faite ce jour,
Qu'il n'aura de six mois le fruit de son amour,
Je jure ce soleil qui m'a l'âme ravie,
130 Qu'avant le jour passé il n'aurait plus de vie,
Mille coups de poignard par un pur assassin
Du traître Floridon auraient percé le sein,
Pour tirer la raison d'un si fâcheux outrage.
Mon courage assez grand peut faire davantage
135 Si ce n'était l'espoir que son affection
Tiendra ferme toujours sa résolution,
Je rendrais tellement sa noce malheureuse
Qu'à jamais la mémoire en serait odieuse.
Mais j'espère bientôt l'enlever de ce lieu,
140 Un vaisseau que j'attends doit arriver dans peu,
Quand le vent l'aura fait jeter l'ancre au rivage
Je ne tarderai pas un moment davantage :
Prenons donc patience, attendant ce bon heur
Je m'en vais à sa noce où m'invite l'honneur,
145 De peur que l'on ne tint suspecte ma personne,
Et que de notre fait quelque chose on soupçonne,

On joue des hautbois.

Le son de ces hautbois dit qu'ils viennent ici
Pour ne les rencontrer je prends ce chemin ci.

SCÈNE IV.

**Panrace, Polydas, Lidiene, Floridon,
Amarille, Luciane, Pysandre, Cleanide.**

PANCRACE.

Or sus mes bons amis que chacun prenne place,
150 Que l'on nous donne un branle et que de bonne grâce,

*Les violons jouent un branle pendant que Polydas parle et que les
convies dansent.*

On danse gaiement, de coeur, d'affection
Je vous veux faire voir ma disposition.

POLYDAS.

Je ne pouvais choisir l'occasion meilleure,
Me voici justement arrivé de bonne heure
155 Pour les voir commencer, admirons donc leur pas,
Je serai fort joyeux qu'ils ne me voient pas,
Dieux ! Quelle est la beauté qui marche la seconde,
Il ne se peut rien voir de pareil en ce monde,
Confus en contemplant ses belles actions
160 Je demeure étonné de ses perfections,
Considérez un peu son port, sa bonne mine,
Vous jugerez qu'elle est quelque grâce divine,
De vallée ici bas pour le faire admirer,
Certes c'est un soleil que l'on doit adorer,
165 Diane oncques ne fut si belle ni légère,
Je crois que c'est Venus déguisée en Bergère,
Ou sans doute les deux lui cédant leurs appas,
L'ont faite des beautés la merveille ici bas :
Voyons plus à loisir sa grâce et ses mérites,
170 Indubitablement c'est l'une des Charites.

Charites : Ce mot est purement grec.
On s'en servait autrefois en poésie pour
désigner les trois Grâces. [SP]

PANCRACE.

Sus c'est assez branler Messieurs les violons,
Donnez nous la gaillarde, ou bien les Pantalons.

On joue la gaillarde que Panrace danse avec Luciane.

Gaillarde : Nom d'une ancienne danse
française. Le pas de danse qu'on
nomme pas de gaillarde, est composé
d'un assemblé, d'un pas marché et
d'un pas tombé. [L]

POLYDAS.

Non, non je ne puis plus demeurer en silence,
Pour saluer la troupe il faut que je m'avance.

PANCRACE.

175 Où cet amant transi vient il dresser ses pas,
Il ne faudra que lui pour troubler nos ébats.

POLYDAS.

Bergers permettez moi la faveur excellente,

Courante : Ancienne danse très grave,
qui se dansait sur un air à trois temps.
Elle commençait par des révérences,
après quoi le danseur et la danseuse
décrivaient en pas de courante une
figure réglée qui formait une sorte

d'ellipse allongée.

|

Qu'avec cette beauté je danse une courante.

PANCRACE.

Vous avez tout pouvoir de commander ici.

POLYDAS.

180 De même en mon endroit vous le pouvez aussi.

LIDIANE.

Berger pour mon sujet c'est prendre trop de peine,
Souffrez que Floridon ou Pysandre me mène.

POLYDAS.

C'est le plus grand honneur qui me puisse arriver,
Ma belle, ne daignez de cet heur me priver.

| Heur : rencontre avantageuse. [F]

LIDIANE.

185 Je n'ose le donner à votre courtoisie
Sans qu'un fâcheux effet de quelque jalousie,
Ne glisse dans le coeur de chacune beauté.

POLYDAS.

Elles ont trop d'esprit et trop d'humilité,
Joint qu'il n'y en a point en ces nombres d'élites
190 Qui ne voulut céder à vos rares mérites.

LIDIANE.

Beau Pasteur je n'ai pas assez de vanité
Pour croire ce discours loin de la vérité.

Ils dansent.

PANCRACE.

Les jeunes amoureux que de grâce et d'adresse

Les bergers et bergères donnent chacun une courante.
Chacun mène danser et baiser sa maîtresse.

POLYDAS remenant Lidiane à sa place.

195 Belle nymphe excusez mon importunité.

LIDIANE.

Pour vous servir toujours j'aurai la volonté.

PANCRACE.

Hola hola Bergers c'est assez pour cette heure
Autre occupation qui est beaucoup meilleure,
Nous attend au logis allons vite dedans
200 Faire sur le souper danser toutes nos dents.

FLORIDON.

Adorable sujet qui m'a l'âme asservie,
Allons passer heureux ensemble notre vie,
Ne veux-tu plus danser dis-le moi librement,

AMARILLE.

C'est le moindre souci de mon contentement.

PYSANDRE à Cleanide.

205 Quel heur ont ces amants, est il pas vrai ma Reine,
Nous voudrions bien tous deux être en la même peine.

CLÉANIDE.

Mon espoir qui n'attend que le vouloir des Dieux
Me fait imaginer qu'ils font tout pour le mieux.

POLYDAS, à Lidiane.

210 Déesse à qui l'amour ce grand Dieu doit l'hommage,
Permettez que ma main vous remène au village,

LUCIANE.

Pancrace prêtez moi s'il vous plaît votre main,
Car de votre maison je sais mal le chemin.

PANCRACE.

215 Très volontiers mamie, allons à la pareille,
Quand je vous vois l'amour dans mes os se réveille :
Il me souvient toujours de ma défunte Alix,
Dont le teint était peint de roses et de lys.

LUCIANE.

Moqueur en mon endroit vous n'avez bonne vue.

PANCRACE.

Ha quand j'y pense encor ce seul regret me tue.

LUCIANE.

220 Ce regret inutile n'apporte que tourment,
Allez n'y pensez plus, marchons tout doucement.

PANCRACE.

Luciane il est vrai votre raison est bonne.

LUCIANE.

Lidiane approchez plus près de ma personne.

LIDIANE.

Ô dieux que la vieillesse est d'une étrange humeur,
Ma mère je vous suis.

POLYDAS.

Dieux que j'ai de malheur.

SCÈNE V.

Amarille, Polydas.

AMARILLE.

225 De la confusion maintenant délaissée,
Je viens entretenir à loisir ma pensée,
Pendant que le festin rend nos amis contents,
Je me suis dérobée aux yeux des assistants,
Pour venir librement plaindre la jalousie,
230 Qui depuis le matin trouble ma fantaisie,
Ce ver sans nul repos me dévore le cœur,
Et dedans le plaisir je trouve la douleur,
Parjure Polydas, ingrat, est il possible
Que tu pense aujourd'hui que je sois insensible ?
235 Que je puisse souffrir sans regret furieux
Qu'à un autre qu'à moi tu fasses les doux yeux :
Non perfide, non non, ne crois pas que mon âme
Pour aimer mon époux puisse éteindre la flamme
Qui pour ton seul sujet s'alluma dans mes os :
240 J'ai trop d'affection, j'aime trop ton repos,
Jamais le changement ne blessa mon envie,
Et ne crains point encor ce reproche à ma vie,
Tandis que mon esprit fera sa fonction,
J'aurai toujours pour toi la même affection :
245 Que depuis un long temps je t'ai partout montrée,
Et presque à tous moments sur mes genoux jurée :
Mais toi, sot, inconstant, fol, volage, et trompeur,
Ton amour dure moins que le mail de la fleur,
Qui naissant au matin se perd l'après-dîner,
250 Et sans doute qu'Iris nourrit ta destinée :
Mais ne le vois je pas ? Oui, voici l'effronté,
Je lui veux témoigner un visage attristé,
Afin qu'à l'action froide et sans raillerie
Il connaisse à l'instant d'où vient ma fâcherie.

POLYDAS.

255 Si jamais amoureux a souffert des tourments
Parmi le bal, la danse, et les contentements,
Je pense avoir senti plus de mal en mon âme,
Que n'en ont enduré ni Pâris, ni Pyrame,
J'ai tout seul supporté dedans ma passion,
260 Des tourments plus cruels que n'endure Ixion,
Me voyant engagé dans un respect de crainte,
Qu'aucun par un soupir ne connût ma contrainte.
Mais enfin dégagé de ce piège tendu,
Je puis plaindre mon mal et sans être entendu,
265 Ni vu de cet Argus, mais des yeux de Diane
Moins belle en vérité que n'est ma Lidiane,
Je puis chanter tout haut sa gloire et ses appas,
Ô bons Dieux ! Qu'ai je dit, parlons un peu plus bas.

Ixion : roi des Lapithes, fit périr par surprise Déionée, son beau père, pour n'avoir pas à acquitter une dette contractée envers lui, et fut pour ce crime chassé de ses États. Personne ne voulant le purifier de ce crime, il ne trouva l'hospitalité que chez Jupiter dont il excita la pitié. Mais il essaya de séduire Junon. Jupiter substitua à sa femme une nue à laquelle il donna la forme de la déesse. S'étant convaincu des projets criminels d'Ixion, il le précipita dans les Enfers, où il fut attaché sur une roue qui tournait sans cesse. Du commerce d'Ixion avec la Nue naquirent les Centaures. [B]

Argus : personnage de la mythologie gréco-romaine, c'était un géant qui avait cent yeux dont cinquante ouverts pendant que cinquante étaient fermés et dormaient.

270 J'aperçois Amarille, ha ! Ciel, si cette belle
M'a ouï, elle dira que je suis infidèle,
Il faut feindre pourtant pour ôter le soupçon,
De m'avoir entendu parler de la façon :
Hé Dieux, où va si tard une belle épousée ?
Viens-tu mon coeur ici, afin d'être baisée :
275 Encor une ou deux fois avant que ton mari
Prenne même faveur que moi ton favori.

AMARILLE.

Tout beau, Berger, tout beau, votre créance est vaine,
Sachez que ce sujet nullement ne m'amène.

POLYDAS.

C'est donc quelque dessein qui est particulier,

AMARILLE.

280 Rien moins.

POLYDAS.

N'as tu point peur que dedans un hallier
Quelqu'un se soit caché, qui cruel et profane
T'enlève.

Hallier : Celui qui garde les
marchandises déposées dans une
halle.
Marchand qui étale aux halles. [L]

AMARILLE.

Je n'ai pas les yeux de Lidiane.
Pour rendre les Bergers amoureux de ma peau.

POLYDAS.

285 Ha ! De quelque courroux arrivé de nouveau,
Ton esprit est troublé, mamour, je te conjure,
De me dire qui peut t'avoir fait une injure,
Car j'atteste l'amour qui nourrit nos désirs,
De l'aller massacrer au milieu des plaisirs.

AMARILLE.

290 C'est un jeune pasteur qui avec son amante,
À la noce a dansé la première courante.

POLYDAS.

Quoi, ma nymphe, est-ce moi que tu accuses ainsi ?
Ha ! Je sais d'où peut naître à présent ton souci ;
Confesse librement qu'un trait de jalousie
En me voyant danser a ton âme saisie.

AMARILLE.

295 Mon soupçon n'est conçu qu'avec bonne raison,

POLYDAS.

Ma belle tu m'accuse ici de trahison,
Si je l'ai fait danser je t'assure mon âme,
Que c'était pour chasser le soupçon et le blâme
De ceux qui ont ouï parler de nos amours.

Créance : Opinion, sentiment, foi. Voir
Croyance. [F]

AMARILLE.

300 Lidiane nommée en vos meilleurs discours,
M'assure qu'en ma place elle a nom de fidèle.

POLYDAS.

Je te jure mon tout, que si j'ai parlé d'elle,
C'était pour librement déplorer le malheur,
Qui d'être ton époux m'a ravi le bon-heur.
305 N'embrouille ton esprit sur ce nom inutile,
Car dessous celui-là j'entendais Amarille :
Rassure mon souci, ton émulation
C'est blesser le saint noeud de notre affection
Et si de mon côté telle faute est trop grande,
310 Ma Reine à deux genoux le pardon j'en demande.

AMARILLE.

Croirai-je ta parole un véritable effet ?

POLYDAS.

Par moi la vérité ce discours vous a fait.

AMARILLE.

Je te pardonne donc.

POLYDAS.

Telle faute remise,
La faveur d'un baiser me doit être permise,

AMARILLE.

315 Prend garde que quelqu'un n'arrive à l'impourvu,

POLYDAS.

J'aimerais mieux mourir que quelqu'un nous eut vu.

AMARILLE.

Adieu je m'en retourne.

POLYDAS.

Adieu belle déesse.

AMARILLE.

Pensez de m'enlever suivant votre promesse
Je vous garde six mois ma pure chasteté.

POLYDAS.

320 Ce ne sera si tôt que je l'ai souhaité,
Mais excusez aussi, si en votre présence,
Je caresse quelqu'autre évitant médisance.

Impourvu : Terme vieilli. Non prévu.
[L]

AMARILLE.

Ne crains pas, mon espoir connaissant ton humeur,
Que jamais mon esprit retombe en telle erreur.

POLYDAS seul.

325 Pauvre Amarille, hélas, te voila bien trompée,
Tu crois que ma raison soit toujours occupée
À penser aux appas de tes perfections,
Et c'est le moindre but de mes conceptions.
Lidiane toujours vivra dans ma pensée,
330 D'où l'image à jamais ne peut être effacée,
Aussi bien sans mentir je ne croirai jamais
Que tu puisses empêcher ton mari désormais
De goûter les douceurs de l'amoureux martyr,
Tenant entre ses bras le sujet qu'il désire,
335 Joint que sur ta beauté Lidiane a le pris,
Mais je veux retourner peur d'être encor surpris.
Afin de remener cette rare merveille,
Amour fais la moi voir avant que je sommeille :
Favorise l'effet de mon contentement,
340 Et je te ferai voir que je suis vrai amant.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Lidiane, Polydas.

LIDIANE.

Que celui est heureux qui lors de sa naissance,
Perd aussitôt le jour qu'il en a connaissance :
Il ne se voit sujet aux rigueurs du destin ?
Et n'est point du malheur le renaissant butin,
345 Les disgrâces d'amour à nous autres communes,
Ne troublent son repos d'aucunes infortunes :
Jamais en son esprit il n'est inquiété
Si ce n'est pour louer la juste Déesse :
Alors qu'il reconnaît que ces pieux offices
350 Ne peuvent de Jupin payer les bénéfiques :
Hélas pauvres mortels à combien de tourments,
Sommes nous destinés depuis les deux moments
Que nous sommes conçus et produits sur la terre,
Toutes sortes d'ennuis nous vont livrant la guerre :
355 Jusqu'au dernier soupir qui cille nos deux yeux
D'un sommeil éternel qui nous rend glorieux :
Ô mort combien de fois depuis que je suis née,
Ai-je désiré voir trancher ma destinée !
Je n'avais pas encore l'usage de raison,
360 Lors que je commençai de goûter le poison.
Des douloureux regrets d'une fuite causée,
Par les guerriers exploits du Prince de Luzée :
Et puis de temps en temps les plaintes, les douleurs,
Les disgrâces, le mal, bref infinis malheurs,
365 Compagnes en tous lieux m'ont suivis à la piste.
Mais laissons ce parler, il est un peu trop triste.
S'il fallait de mes maux réciter tout le cours,
Trois jours ne suffiraient pour un si long discours.
L'on dit qu'il n'y a rien qui soit plus agréable
370 Que de penser à ceux dont le corps est aimable :
Et qui par les attraits de leurs perfections,
Ont fait naître en un cour quelques affections :
Aussi, pour divertir mon esprit des pensées,
Qui me font toujours voir mes fortunes passées,
375 Je veux l'entretenir sur les charmants appas,
Et parfaites vertus du berger Polydas.
Mon Dieu qu'il est aimable et qu'il a bonne grâce,
La beauté de l'esprit correspond à la face :

Jupin : terme burlesque. Nom que l'on donne à Jupiter en badinant, et dans le style burlesque, au lieu de celui de Jupiter. [T]

380 Ce miracle d'amour a des yeux ravissants,
Et dans ses cheveux d'or s'enchaînent tous mes sens.
S'il est aussi constant comme il est agréable,
Certes en vérité son corps est adorable :
Et je croirai plutôt que ce soit quelque Dieu
En berger déguisé, qu'un pasteur de ce lieu.
385 Toutes ses actions et sa docte éloquence,
Font voir que d'un pasteur il n'a point pris naissance :
Son port plus relevé que cette nation,
Monstre qu'il tire lieu de notre extraction :
C'est peut être un Seigneur, que quelque sujet porte
390 À délaïsser la Cour déguisé de la sorte :
N'importe tel qu'il soit, il promet de m'aimer ;
Aussi son bel objet a su mon coeur charmer
De telle passion, qu'une amour réciproque
Ne veut que mon désir jamais ne la révoque :
395 Je serai très heureuse et lui sera content,
Nos coeurs changés en un, sera toujours constant.
Personne ne saurait empêcher votre envie,
Mais n'aperçois-je pas ce Soleil de ma vie,
Ce Phénix des amants qui s'achemine ici ?

POLYDAS.

400 Sans mentir tu dis vrai ma nymphe, le voici
Tout prêt de t'obéir si tu le crois propice,
À te rendre aujourd'hui quelque courtois office.

LIDIANE.

De si bonne façon vous savez obliger,
Qu'impossible serait de s'en pouvoir venger :
405 L'excès d'humilité joint à la courtoisie,
Font que pour obliger votre âme fut choisie,
Mais si le Ciel un jour à ma suasion,
Fait que pour vous servir naisse l'occasion :
Je vous témoignerai par mon obéissance,
410 Que je n'ai rien si cher que votre bienveillance.

POLYDAS.

C'est à moi bel objet à souhaiter tel heur,
Votre amitié m'est plus que tout autre faveur,
L'honneur que je reçois d'être en si bonne estime,
Auprès d'une beauté que la prudence anime :
415 Fait nager mon esprit en des contentements,
Qu'on ne peut exprimer que par ravissements.

LIDIANE.

Berger excusez moi j'ai si peu de mérite,
Que le moindre pasteur me voyant prend la fuite.

POLYDAS.

Je ne m'étonne pas de sa fuite, mon oeil
420 C'est qu'il craint de brûler aux rayons du Soleil,
Mais moi comme celui qui vole avec prudence,
J'ose m'en approcher sans craindre leur puissance

LIDIANE.

Leur pouvoir que l'on voit moindre qu'une vapeur,
Ne doit les approchant donner aucune peur :

POLYDAS.

425 Leur pouvoir est si grand que fermant leur paupière,
La nuit au même instant nous ôte la lumière.

LIDIANE.

Ô Dieux ! Où votre esprit s'alambique les sens.

POLYDAS.

C'est à vous que l'on doit les vœux et les encens.

LIDIANE.

Pasteur telle louange est beaucoup inutile.

POLYDAS.

430 Je n'eusse pas quitté l'amitié d'Amarille :
Si vous yeux absolus dessus mes volontés,
Ne m'eussent commandé d'adorer vos beautés.

LIDIANE.

Je me tiendrai berger infiniment contente
D'être de vous vertus la très humble servante.

POLYDAS.

435 Ce titre m'appartient plus légitimement,
Et pour en voir l'effet, commandez seulement.

LIDIANE.

Puisque vous me donnez ce pouvoir sur votre âme,
Je commande à vos yeux de ne voir nulle dame,
Qui plus belle que moi les puissent captiver.

POLYDAS.

440 Ne craignez pas cela, il ne s'en peut trouver :
Les Dieux qui vous on faite au modèle des grâces,
Veulent que vos beautés tiennent ici leur places.

LIDIANE.

Amarille pourtant est bien auprès de vous,

POLYDAS.

445 Je confesse en effet qu'avant qu'elle eut époux,
Je l'aimais grandement, mais étant engagée
A l'aspect de vos yeux, mon amour s'est changée.
Toutefois d'un seul point je vous veux avertir,
C'est que si quelquefois venant se divertir,

450 Je témoignais encor quelque'amitié pour elle,
Ce ne sera que feinte.

LIDIANE.

Ha c'est être infidèle.

POLYDAS.

Mais c'est pour prévenir la jalouse fureur,
Qui se pourrait glisser dans votre belle humeur.

LIDIANE.

Si telle feinte aussi se trouve véritable,

POLYDAS.

455 Ha que plutôt le Ciel d'un foudre épouvantable.
Mette mon corps en poudre ayant manqué de foi,
Envers votre beauté que j'aime plus que moi.

LIDIANE.

Où en sont les témoins ?

POLYDAS.

Ces baisers pleins de flamme,
Qui pour votre sujet met en cendre mon âme.

LIDIANE.

460 Gardez que quelque Argus voie la privauté
Dont vous venez d'user envers ma chasteté,
Allons sous ces ormeaux nous asseoir un quart d'heure,
Pysandre ne saurait faire longue demeure.

POLYDAS.

Ni Cléanide aussi car ses agneaux aux champs
Vous la verrez ici venir passer le temps.

SCÈNE II.

**Pysandre, Cleanide, Polydas, Amarille,
Lidiane, Floridon.**

PYSANDRE.

465 Allez petit troupeau savourer les herbettes,
Pendant que je dirai mes belles amourettes :
Aux échos qui souvent entendant mon tourment,
Me promettent toujours quelque soulagement.
470 Ce qui fait que souvent leur antre je visite,
L'amour à tout moment sans trêve m'y invite.

ÉCHO.

Vite.

PYSANDRE.

Attends fille de l'air je ne veux ton repos,
D'un discours importun interrompre si tôt.

ÉCHO.

Tôt.

PYSANDRE.

Je n'ai pas le loisir rien encor ne se gête,
Mon esprit sur l'amour ne court en si grand hâte.

ÉCHO.

Hâte.

PYSANDRE.

475 Ne m'importune plus, car je n'en ferai rien,
Mon âme maintenant veut un autre entretien.

ÉCHO.

Tiens.

PYSANDRE.

Quoi que veux-tu donner importune criarde
Je fuirai si ta voix le silence ne garde.

ÉCHO.

Garde.

PYSANDRE.

480 Le récit des malheurs dont un amant joui,
Rend il en quelque effet ton esprit réjoui ?

ÉCHO.

Oui.

PYSANDRE.

Inhumaine ! Adieu donc, ne crains pas à cette heure
Qu'en ce lieu désormais plus longtemps je demeure.

ÉCHO.

Meure.

PYSANDRE.

Cette fâcheuse Écho de l'un à l'autre bout,
Pour me désespérer me veut suivre partout.

ÉCHO.

Partout.

PYSANDRE.

485 Si n'en feras-tu rien car en changeant de place,
Je n'écouterai plus de ta voix la menace.

ÉCHO.

Menace.

PYSANDRE.

Je te conjure Écho par l'amoureux lien.
De ne plus empêcher le repos de mon bien.

ÉCHO.

Bien.

PYSANDRE.

Dieux, que ce beau Narcisse avait sur toi d'empire,
490 Si Junon t'eut permis lui conter ton martyre :
Et que ce beau visage eut chéri ta beauté,
Un beau cristal mouvant ne te l'eut pas ôtée :
Certes tu méritais l'amour de ce Cephide,
Comme j'ai mérité l'amour de Cléanide :
495 Par tant de longs travaux soufferts si constamment,
J'ai crainte que ma Nymphé aussi pareillement
Regardant sa beauté dans une eau Cristaline,
Rende amoureux ses yeux de sa face divine,
Pour mépriser après les feux de mon Amour,
500 Je me suis cette nuit avisé d'un bon tour,
Pour baiser quelque fois cette petite bouche,
Qui ravit tous les coeurs avant que l'on y touche
Qui paraît mille fois plus rouge que corail,
Ceinte d'un marbre blanc plus luisant que l'email,
505 Ô dieux que de plaisir ce dessein me prépare,
Voici ce bel objet où nature s'égare,

Dans l'admiration de ses charmants appas,
Voyons si mon dessein ne réussira pas.

CLÉANIDE.

510 Belles fleurs que Zéphir incessamment caresse
J'ai peur que l'on m'accuse aujourd'hui de paresse :
D'avoir mis si longtemps à venir visiter,
Votre émail bigarré qui sait l'oeil contenter :
Et vous arbres sacrés, bois, rochers et fontaines,
515 Qui de mon chaste amour tous seuls savez les peines,
Ne les publiez pas de peur que mon berger
De mon affection se veuille avantager :
Et vous air gracieux gardez que ma parole,
Par le vent emportée à ses oreilles vole :
520 Je n'ai su plus matin délaisser le logis,
J'ai laissé mon mâtin pour garder mes brebis,
Cependant que je viens pour faire une guirlande,
Que mon berger aura pourveu qu'il la demande.

Mâtin : Gros chien servant
ordinairement à garder une cour, à
suivre les chevaux, etc. Terme
d'injure populaire. Mâtin, mâtine,
celui, celle qu'on assimile à un mâtin,
à un chien.

PYSANDRE.

À l'aide, hélas ! Je meurs, ô secours ô secours !

CLÉANIDE.

Pysandre qu'avez vous ?

PYSANDRE.

Je vais finir mes jours.

CLÉANIDE.

525 Hé Dieux dites le moi.

PYSANDRE.

Sachez rare merveille,
Qu'en passant dans ce pré une mauvaise abeille
M'a planté l'aiguillon sur la lèvre, ha je meurs
Les violents efforts de ces âpres douleurs,
Me ravissent l'esprit, adieu chaste bergère,

CLÉANIDE.

530 Prend courage pasteur, la peine est fort légère.
Si ce n'est que cela, mon berger, ce n'est rien,
Dans un quart d'heure au plus tu te porteras bien,
Prête que je la suce, ô la fortune étrange !
Sens-tu allègement ?

Elle le baise à la bouche.

PYSANDRE.

Pas encore mon ange,

Elle le baise encore.

CLÉANIDE.

535 Hé bien es-tu guéri ?

PYSANDRE.

Non encore un petit,
Ce remède excellent me met en appétit.

CLÉANIDE.

Finet serait ce point quelque tour de souplesse ?

PYSANDRE.

Non je jure tes yeux ma fidèle maîtresse.

CLÉANIDE.

J'en doute fort pourtant.

PYSANDRE.

540 Sur ce corps innocent fasse un dernier effort.
Ha que plutôt la mort

CLÉANIDE.

Si est-ce que si plus un tel mal te possède,
Tu pourras bien ailleurs aller chercher remède.

PYSANDRE.

Pourquoi, si dans ta main tu tiens ma guérison,
Me lairras tu mourir contre toute raison ?

CLÉANIDE.

545 J'y aviserai lors.

PYSANDRE.

Tu serais inhumaine.

CLÉANIDE.

Ne parle plus berger, car voici dans la plaine
La chaste Lidiante et le beau Polydas.

PYSANDRE.

Allons au devant d'eux marchands au petit pas.

POLYDAS.

Pan, Diane et l'Amour vous comblent de liesse.

PYSANDRE.

550 Que Bacchus et Ceres vous comblent de richesse.

LIDIANE.

Le Ciel fasse sur vous toutes faveurs pleuvoir.

CLÉANIDE.

Que la docte Pallas vous donne son savoir.

POLYDAS.

Où allez vous ainsi discrète Cléanide,
Avec ce beau Pasteur votre fidèle guide ?

CLÉANIDE.

555 Ravis de votre vue où loge le bonheur,
Pysandre et moi venons en rechercher l'honneur.

POLYDAS.

C'est nous qui recevons cette faveur extrême,
Et croirons vous servant jouir d'un bien suprême.

PYSANDRE.

560 Courtois dans la parole autant que dans l'effet
Oblige nos désirs d'avoir pareil souhait.

POLYDAS.

Vous savez tout le monde obliger au possible,
Et pour ne s'en venger faudrait être insensible.

PYSANDRE.

Je réfère ce point à votre humilité.

POLYDAS.

C'est pour faire admirer votre civilité.

LIDIANE.

565 Tous ces beaux compliments empêchent notre envie.

POLYDAS.

Quel dessein faites vous lumière de ma vie ?

LIDIANE.

De passer gaiement ce qui reste du jour.

PYSANDRE.

À quoi.

CLÉANIDE.

Dansons,

LIDIANE.

Hé bien.

POLYDAS.

Il fait bien chaud mamour.

LIDIANE.

570 Jouons à quelque jeu rempli de modestie,
Amarille qui vient sera de la partie.

AMARILLE.

Bonjour gaillard troupeau, encor que je sois
Contrainte d'obeir aux maritales lois.
Pourtant vostre entretien si profitable à suivre,
Fait sans voir un jour que je ne sçaurois vivre.

POLYDAS.

575 C'est trop nous obliger,

CLÉANIDE.

Pysandre invente un jeu.

PYSANDRE.

580 J'en sais plus de deux cents, mais nous sommes trop peu.
J'ai dans ma panetière une chose opportune,
C'est un petit livret de la bonne fortune.
Si vous voulez savoir qui vous arrivera,
Piquez et je suis sûr qu'elle vous le dira.

Panetière : Espèce de sac de cuir,
suspendu en forme de fronde, où les
bergers portent leur pain. [L]

AMARILLE.

Vraiment nous le voulons,

PYSANDRE.

Prenez donc cette aiguille :
Pour voir ce que dira cette inconstante fille,
Ce fut Endymion qui fit ce beau traité,
Et tout ce qu'il prédit ce trouve vérité.

LIDIANE.

585 Assisons nous ici mais que cérémonie
Soit tout premièrement d'avecque nous bannie.

POLYDAS.

À quoi sert tout cela.

CLÉANIDE.

C'est parler franchement.

PYSANDRE.

Amarille tirez s'il vous plaît vite.

Ils piquent dans un livre où ces quatrains sont transcrits.

LA FORTUNE à Amarille.

590 Belle vous n'êtes assez fine
Pour voir des yeux de votre esprit,
Celui dont l'amour vous surprit,
Baiser bien souvent sa voisine.

POLYDAS.

Dieux quel contentement, le bon trait que voilà.

PYSANDRE.

Sus Lidiane à vous,

AMARILLE.

Je ne crois point cela,

LA FORTUNE à Lidiane.

595 Pour être un petit trop hardie,
Sur le point de souffrir la mort,
Une ombre pour dernier effort,
Guérira votre maladie.

CLÉANIDE.

Ce parler est obscur.

LIDIANE.

Je n'y ajoute foi.

POLYDAS.

600 Vous ne le devez pas,

CLÉANIDE.

Pysandre c'est à moi.

LA FORTUNE à Cleanide.

Ne faites point tant la farouche,
Confessez que vous aimez mieux
Les baisers de votre amoureux,
Que tous ceux de quelqu'autre bouche.

AMARILLE.

605 Cléanide est il vrai ?

CLÉANIDE.

Non, ne le croyez pas.

PYSANDRE.

Je n'en veux point douter.

LIDIANE.

C'est à vous Polydas.

LA FORTUNE à Polydas.

L'amour qui captive votre âme,
Vous fera jeter dans un trou,
D'où sortant ainsi qu'un hibou,
Irez jouer au trou-Madame.

610

Trou-Madame: Jeu d'adresse qui se joue avec des boules de bois sur une table.

POLYDAS.

Ha voila le meilleur,

CLÉANIDE.

Pysandre c'est à vous.

AMARILLE.

Quiconque ait fait cela sans doute il était fou.

LA FORTUNE à Pysandre.

Si votre amour ne diminue
Je juge pourtant aujourd'hui,
Que vous aimerez bien l'appui
Sur votre nymphe toute nue.

615

POLYDAS.

Certes ce petit livre est excellemment bon,

AMARILLE.

Berger changeons de jeu car voici Floridon,
Défaisons nous de lui sans lui faire paraître.

POLYDAS.

620 Je prends ce soin tout seul.

FLORIDON.

Pasteurs n'en saurais-je être ?

PYSANDRE.

Très volontiers Berger.

FLORIDON.

À quel jeu jouez vous ?

POLYDAS.

À la cligne-mussette.

FLORIDON.

Et qui l'est de vous tous.

AMARILLE.

Nous allons commencer quand sortant ce bocage,
Je vous ai vu venir côtoyant le village.

LIDIANE.

625 Je vais mouiller le doigt et quiconque l'aura
Pour ne point disputer sans refus clignera :
Prenez donc s'il vous plaît.

FLORIDON.

Est-ce toi Amarille,

AMARILLE.

Nenni vraiment,

FLORIDON.

Ni moi.

LIDIANE.

Qu'à prendre on soit habille,
Or sus c'est Polydas allons vite cacher,

POLYDAS.

630 Je n'arrêterai pas à vous aller chercher,
Est-ce fait.

Ils se vont cacher.

CLÉANIDE.

Oui.

POLYDAS.

Ma foi si Floridon j'attrape,
Croyez qu'il sera fort si des mains il m'échappe.

Cligne-mussette : Jeu d'enfant, auquel l'un d'eux ferme les yeux, tandis que les autres se cachent ; et il est obligé de les découvrir où ils sont cachés.
[L.] On dit actuellement cache-cache.

Nenni : adv. négatif. Nenni da, Nenni vraiment. Il est bas, il est quelquefois subst. fem. [F]

AMARILLE.

Vite soeurs sauvons nous.

POLYDAS.

Mais où est Floridon. Il vous est fort aisé :

AMARILLE.

635 À douze pas d'ici vous le prendrez sans doute. Dans un arbre creusé,

Il le va prendre.

POLYDAS.

Or sus vous voilà pris clignez et sans voir goutte.
Ainsi comme j'ai fait.

FLORIDON.

Berger c'est la raison,

POLYDAS.

640 Sus que chacun chez soi s'en aille en sa maison.
Allons voir nos troupeaux, des oiseaux le ramage,
Dit qu'il nous faut bientôt retourner au village,
Et devant qu'il soit nuit dedans quelque autre lieu,
Nous pourrons bien encor jouer à quelque jeu.

Ils s'en vont et laissent Floridon seul.

FLORIDON.

Est-ce fait ? Est-ce fait ? Ô la plaisante histoire,
Laissons pour mieux courir ma houlette d'ivoire.

Houlette : Fig. Poétiquement, l'état, la condition de berger. [L] La houlette est la bâton de berger.

ÉCHO.

Voire.

FLORIDON.

645 Assez proche de moi l'on c'est évanoui
Je n'irai pas trop loin est-ce fait dites oui.

ÉCHO.

Oui.

FLORIDON.

Allons donc les chercher, l'occasion est chauve,
J'ai peur qu'en les cherchant l'un et l'autre se sauve.

ÉCHO.

Sauve.

FLORIDON.

650 Ma foi l'un sera pris au chemin que voici
C'est être trop longtemps êtes vous loin d'ici.

ÉCHO.

Ici.

FLORIDON.

Ha je ne jouerai plus après cette recherche
Il y a trop de temps que partout je vous cherche ?

ÉCHO.

Cherche.

FLORIDON.

Hé où, je n'ai point d'yeux qui puissent voir un lieu,
Où je n'aie cherché, adieu Bergers adieu ?

ÉCHO.

Adieu.

FLORIDON.

655 Leur voix de qui le son me frappe dans l'oreille
Me fait quasi douter si je dors ou je veille.

ÉCHO.

Veille.

FLORIDON.

Se sauve qui voudra je lui donne pouvoir,
Et tout présentement vous donne le bonsoir.

ÉCHO.

Bonsoir.

FLORIDON.

660 Que sert tant de discours telle feinte me lasse
Montrez vous donc Bergers et prenez de l'espace.

ÉCHO.

Passe.

FLORIDON.

Telle subtilité ne m'étonnent beaucoup,
Et j'en fais moins d'état que du chant d'un coucou.

ÉCHO.

Coucou.

FLORIDON.

Pasteurs vous avez tort, n'injurie personne,
Je me sais ressentir quand sujet on m'en donne.

ÉCHO.

Donne.

FLORIDON.

665 Certes quelqu'un de vous en sera mal content
Ma houlette et mon bras me le vont promettant.

ÉCHO.

Et tant.

FLORIDON.

Je crois que cet Écho qui répond quand j'appelle
Pour en être éclairci je veux parler à elle.

ÉCHO.

Elle.

FLORIDON.

670 Ha que je suis fâché d'avoir tant arrêté
Ils riront maintenant de ma simplicité.

SCÈNE III.

Panrace, Luciane.

PANCRACE.

Un parfait amoureux jamais ne se repose
Son esprit captivé ne pense à autre chose,
Qu'à chercher chaque jour milles inventions,
Pour plaire au beau sujet de ses affections :
675 Aussi depuis qu'amour loge dans ma cervelle
Je cherche à tout moment quelque chose nouvelle
Pour plaire à la beauté qui m'a d'amour épris
Je la trouve cent fois plus belle que Cypris.
Et ne l'ayant ce jour vue à la promenade,
680 Je lui viens à ce soir donner la sérénade,
Maintenant que la nuit a le dessus du jour,
Je veux vite accorder ma flûte à mon tambour,

Il accorde son tambour et sa flûte.

Ha la douce harmonie ha je rendrai Orphée,
D'Amphion et de Pan la mémoire étouffée.
685 Sus voila le Palais où mon beau soleil dort
Allons le réveiller d'un musical accord :

Il me semble déjà que je le vois paraître,
Il ne fait jamais nuit où son bel oeil peut être.

LUCIANE, coiffée de nuit à la fenêtre..

Bonsoir, bonsoir Pancrace, ha vraiment c'est trop tard.

PANCRACE.

690 Un amant comme moi ne craint point le hasard.

LUCIANE.

Certes votre musique est parfaitement bonne.

PANCRACE.

Il faut qu'encore un air sur ma flûte j'entonne.

Il recommence.

Hé bien qu'en dites vous.

LUCIANE.

Que vous me ravissez
Qu'on ne vous peut donner de louanges assez.

PANCRACE.

695 Tout beau belle tout beau mais ayez agréable,
Que souvent désormais je fasse le semblable.

LUCIANE.

J'aurais trop de regret de vous causer ce mal.

PANCRACE.

700 Au contraire ce bien n'en peut avoir d'égal,
Et pourvu qu'en effet ce passe-temps vous plaise,
Ce seul contentement rendra mon coeur trop aise :
Si vous ne l'obligez d'un heur particulier.

LUCIANE.

J'ai un petit anneau de corne de bélier :
Que je vous veux donner recevez-le de grâce.

PANCRACE.

705 Ô bienheureux amant, ô fortune Pancrace,
Ha c'est trop m'obliger d'une telle faveur,
Tenez moi seulement pour votre serviteur :
Et croyez que jamais nul ne fut plus fidèle.

LUCIANE.

710 Prenez-le s'il vous plaît au bout d'une ficelle
Ce fut un beau pasteur qui m'en fit un présent,
Que j'aimais autrefois comme vous à présent
Adieu mon serviteur le sommeil me tourmente
Croyez que Luciane est votre humble servante.

PANCRACE.

Bonsoir ma Reine adieu ô céleste faveur,
Allons plus à loisir admirer ta valeur.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Polydas, Pysandre.

POLYDAS.

715 L'Inimitié d'un Roi, d'un Prince, d'un monarque,
Ne peut de son courroux donner aucune marque :
Que par un coup mortel qui passe en un moment,
Mais celle de l'amour dure éternellement.
On souffre tous les jours mille morts inhumaines
720 Et si cet indiscret se moque de nos peines,
Depuis que de ce Dieu le mal contagieux,
Voyant une beauté pénétra mes deux yeux :
Je crois avoir souffert des gênes plus cruelles,
Que n'en souffrent là bas les âmes criminelles :
725 Sa malice sans cesse en a de tous nouveaux
Et jamais on ne voit la fin de ses travaux :
Hier j'étais content aujourd'hui ma bergère
Est captive au logis pour chose fort légère !
Ha Ciel pouvez vous voir m'être fait un tel tort,
730 Sans en punir l'auteur d'une cruelle mort :
Non non vous n'avez plus de feux ni de justice
Le triomphe est bâti de la gloire du vice :
Le coupable à présent reçois par vanité,
Ce qu'un pauvre innocent de juste a mérité.

PYSANDRE.

735 À quoi servent ami tant de plaintes frivoles
Sinon qu'à troubler l'air d'inutiles paroles :
Je te conjure au nom de notre affliction,
De me faire récit de ton affection.

POLYDAS.

740 Ha c'est renouveler une sanglante plaie
Dont l'horreur de penser tant seulement m'effraye.

PYSANDRE.

Celui qui veut d'un mal tirer allègement,
Il faut qu'auparavant il dise son tourment.

POLYDAS.

Je crains qu'en récitant mon malheur trop sensible,
À me pouvoir guérir se trouve l'impossible.

PYSANDRE.

745 Le mal est incurable à qui le veut cacher,
Mais on a guérison quand on la veut chercher.

POLYDAS.

La mort de tous mes maux est seule médecine.

PYSANDRE.

Nous causons bien souvent notre propre ruine.

POLYDAS.

Une grande douleur n'est facile à porter.

PYSANDRE.

750 L'artifice souvent peut le cours arrêter.

POLYDAS.

Ma langue ne peut pas dire ce que j'endure.

PYSANDRE.

Le respect quelquefois nous fait souffrir injure.

POLYDAS.

Aux maux désespérés tous remèdes sont vains.

PYSANDRE.

755 C'est effet de prudence aux esprits des humains,
D'accorder plus de chose à raison qu'à colère.

POLYDAS.

Quel plaisir auras-tu d'entendre ma misère.

PYSANDRE.

De prendre avecque toi part de la pitié.

POLYDAS.

La force qui contraint fait perdre l'amitié.

PYSANDRE.

760 Quand tu m'auras conté le mal qui te possède.
Je pourrai bien peut être y trouver du remède.
Sans perdre pour cela notre société,
Dont je reçois l'honneur sans l'avoir mérité.

POLYDAS.

Apprête donc des pleurs pour ouïr ma fortune,
 Phébus hier au soir faisant place à la Lune,
 765 Retirait sa clarté du séjour des humains,
 Les faisant de chez eux reprendre les chemins.
 Et déjà par nos champs une pâleur nocturne
 Avait fait déloger les oiseaux de Saturne,
 Dont le funeste chant ne s'entend que la nuit
 770 Alors que le silence est éloigné du bruit :
 Les petits passereaux de leur tendre gorgette,
 De ma nymphe et de moi entonnaient la retraite,
 Après t'avoir quitté, ramassant nos troupeaux
 Nous les reconduisons jusque dans nos hameaux.
 775 Puis en me séparant de ma belle maîtresse,
 Je pris d'elle un baiser, et fuyant de vitesse :
 Contant je ne pensais que personne n'eut vu
 Mais sa mère, ô bons Dieux qui m'avait aperçu
 Au travers d'une vitre accourt et vient à elle :
 780 Et de quelques soufflets outragea cette belle :
 Et non contente encor lui dit qu'elle fera,
 Que de six mois entiers elle ne sortira :
 Juge donc si j'ai pas vrai sujet de me plaindre
 Je n'en eusse rien su sans le berger Philindre :
 785 Qui son proche voisin m'a récité ce fait,
 Donc je puis accuser la Lune du forfait :
 Car si elle eut permis sa lumière éclipse,
 Comme au temps qu'un berger vivait dans sa pensée.
 Cette vieille Alepton n'eut vu la privauté
 790 De laquelle j'eusse envers cette beauté :
 Ô astres inhumains pensant à ce dommage,
 Je crève de dépit à peu que je n'enrage :
 Vois donc cher compagnon si je n'ai pas sujet,
 De quoi me tourmenter en perdant cet objet.

Gorgette : Petite gorge.

Alepton : dit l'Implacable, est une des trois Furies (ou Euménides en grec) qui poursuivaient Oreste, parricide et mari incestueux de sa mère Clytemnestre. Voir la tragédie "Les Euménides" d'Eschyle.

PYSANDRE.

Vous en avez raison mais non pas de la sorte,
 Qu'il faille qu'un regret dans l'excès vous emporte :
 Vous savez qu'une mère a le courage bas,
 Et qu'envers un enfant son fiel ne dure pas :
 Peut être dès demain avecque ses compagnes,
 800 La verrez vous mener ses agneaux aux campagnes.
 Cependant vous savez que je suis son cousin,
 Si je vous puis servir comme ami ou voisin :
 Commandez seulement : car je veux faire au reste,
 Que vous étant Pylade on m'estime un Oreste.

Oreste et Pylade dont les deux personnages masculins principaux de la tragédie Andromaque de Jean Racine (1668).

POLYDAS.

805 Ce m'est trop de faveur vous êtes trop courtois,
 Ne faut importuner son ami tant de fois.

PYSANDRE.

Librement voulez vous lui mander quelque chose.

POLYDAS.

Ce petit mot d'écrit en tes mains je dépose
Je te conjure ami de lui faire tenir
810 Et t'oblige au surplus de vite revenir.

PYSANDRE.

Je n'y manquerai pas car notre parentèle
Me donne à tous moments un libre accès chez elle,
Dans une heure au plus tard je serai de retour
Rendez vous en ce temps auprès du carrefour.

| Parentèle : Qualité de parent. [F]

POLYDAS.

815 L'amour pour y aller me donnera des ailes,
Ami fais qu'aujourd'hui j'en sache des nouvelles.

SCÈNE II.
Amarille, Floridon.

AMARILLE.

L'esprit inquiété de milles pansements,
Dont la jalouse ardeur blesse mes sentiments :
Sans résolution je demeure confuse,
820 Et dans ma passion une crainte m'abuse :
Faisant voir par les yeux de mes sens agités,
Combien mon Polydas use de privautés :
Par tant de doux regards jetés sur Lidiane,
Mille petits souris truchements de l'organe,
825 Semblent dire pour elle à mon affection,
Que ce volage amant moque ma passion :
Hé dieux serait-il vrai que leur âme traîtresse,
Se jouant de mon sort, se rit de ma simplesse :
830 Ha je ne le crois pas les serments qu'il m'a fait,
Indubitablement seront mis en effet,
Ou bien le ciel rendrait le crime tolérable,
Où va cet importun qui me rend misérable.

Simplesse : Terme populaire, qui ne se dit qu'en cette phrase proverbiale : Il ne demande qu'amour et simplesse ; pour dire, il n'est d'humeur à quereller personne. Action naïve, et imprudente. [L]

FLORIDON.

Languirai-je toujours dans l'attente d'un bien
Que ma fidélité doit avoir rendu mien :
835 Quel souci continu te ronge la cervelle.

AMARILLE.

De vous voir en ce lieu où je ne vous appelle.

FLORIDON.

Quoi ton contentement va-t-il jusqu'à ce point.

AMARILLE.

Mon plaisir est parfait quand je ne vous vois point.

FLORIDON.

Que je suis malheureux sous la loi d'Hyménée.

Hyménée : divinité fabuleuse des païens, qu'ils croient présider aux mariages. (...) signifie aussi poétiquement le mariage. [F]

AMARILLE.

840 N'espérez rien de moi mon amour est donnée.

FLORIDON.

Les six mois accomplis ton coeur s'adoucir.

AMARILLE.

Plus vous le pressez et plus il durcira.

FLORIDON.

Si ce n'est d'amitié vous y serez forcée.

AMARILLE.

La force et l'amitié n'ont rien sur ma pensée.

FLORIDON.

845 As-tu quelque sujet de me traiter ainsi.

AMARILLE.

As-tu quelque raison de me chérir aussi.

FLORIDON.

En quoi t'ai-je méfait que ta haine je porte.

AMARILLE.

En quoi t'ai-je obligé pour m'aimer de la sorte.

FLORIDON.

Ta beauté m'a forcé de lui rendre mes vœux.

AMARILLE.

850 C'est pourquoi je te hais reprends les si tu veux.

FLORIDON.

Mon coeur est captivé d'une chaîne trop dure.

AMARILLE.

Si tu veux à l'instant j'en ferai la rupture.

FLORIDON.

C'est reconnaître mal les services rendus.

AMARILLE.

Si tu meurs aujourd'hui je t'en rends deux fois plus.

FLORIDON.

855 Serait donc de regret de servir une ingrate.

AMARILLE.

Je meure, j'ai regret qu'un sot espoir te flatte.

FLORIDON.

Ah mon amour n'a rien de commun que le nom.

AMARILLE.

Ajoute que d'un fol il t'acquiert le renom.

FLORIDON.

Appelle-tu folie une amitié parfaite.

AMARILLE.

860 Oui, quand l'un des amants a la tête mal faite.

FLORIDON.

Telle imperfection vient donc de ton côté.

AMARILLE.

Je crois qu'en ton endroit ce point est limité.

FLORIDON.

C'est parce que mon coeur avec le tien se lie.

AMARILLE.

Aimer sans être aimé témoigne une folie.

FLORIDON.

865 Par la même raison nous sommes fous tous deux.

AMARILLE.

Si j'aime Polydas il m'aime encore mieux.

FLORIDON.

Comme quoi penses-tu qu'il chérisse ta flamme ?

AMARILLE.

Autant que la vertu que respire son âme,

FLORIDON.

Que j'y verrai bientôt un subit changement.

AMARILLE.

870 Ta voix ne me rendra jalouse nullement.

FLORIDON.

Bien changeons de discours car celui-là t'afflige.

AMARILLE.

De t'en aller d'ici que ton amour m'oblige.

FLORIDON.

Absent, ta volonté ne songe plus à moi.

AMARILLE.

Ces arbres, ces rochers, ne parleront pour toi.

FLORIDON.

875 Muets tu ne craindras qu'ils troublent ton silence.

AMARILLE.

Tu devines vraiment aussi bien que je pense.

FLORIDON.

Dis donc que les oiseaux te diront mes amours

AMARILLE.

Dit plutôt qu'ils riront oyant tes sots discours.

FLORIDON.

Qu'un baiser enflammé me contente Amarille.

AMARILLE.

880 Si tu devais brûler je t'en donnerais mille.

FLORIDON.

Enfin mon amitié dessus toi n'aura rien.

AMARILLE.

Que la haine d'avoir troublé mon entretien.

FLORIDON.

Ni faveur ni baiser ni parole agréable.

AMARILLE.

Ces fruits étant trop doux je me rendrais blâmable.

FLORIDON.

885 J'aimerais donc autant n'être point marié.

AMARILLE.

Tu le peux si tu veux je ne t'en ai prié.

FLORIDON.

Notre hymen a rendu nos coeurs inséparables

AMARILLE.

Je sais bien que le mien fuit de loin tes semblables.

FLORIDON.

Telle haine toujours ne saurait pas durer.

AMARILLE.

890 Autant que l'on verra le soleil éclairer.

FLORIDON.

Ce bel astre ce soir vaincra donc ta malice.

AMARILLE.

Jamais comme j'entends tu n'y verras d'éclipse.

FLORIDON.

Le temps dissipera cette fâcheuse humeur.

AMARILLE.

Je crois que de la mort dépend tout ton bonheur.

FLORIDON.

895 Il faut que mon destin la patience attrape.

AMARILLE.

Lorsque tu la tiendras garde bien qu'elle échappe.

FLORIDON.

Je n'aurai donc si tôt le fruit de mon amour.

.

Alors que nous verrons le soleil sans le jour.

FLORIDON.

Vraiment je m'en plaindrai tantôt à votre père.

AMARILLE.

900 Tant plus on m'importune et plus je suis sévère.
Va va retire toi spectre, fantôme hideux,
Ta présence me donne encor plus d'effroi qu'eux.
Si Polydas témoigne envers moi sa constance
Et qu'il me tire un jour de dessous ta puissance
905 Je ferai dans peu voir à tes yeux clairement,
Qu'il ne faut marier les filles forcément.

Pères mal avisés sur moi prenez exemple,
Que chacun des mortels mon désastre contemple :
Voyez où m'a réduit le paternel pouvoir,
910 Une plus misérable on ne peut jamais voir.
Le souci, la douleur, la jalouse manie,
Ont troublé tout à coup de mes sens l'harmonie :
Hélas que deviendrai-je après tant de travaux,
Peut-être que le Ciel adoucira mes maux.
915 Lorsqu'il contempera avec quelle constance,
Supportant mes ennuis je lui fais résistance :
Je veux tous les malheurs rendre à la fin lassés,
D'avoir dessus mon chef tant de tourments versés :
Celui qui patient souffre de l'injustice,
920 Force son ennemi à lui être propice.

SCÈNE III.

Luciane, Pancrace.

LUCIANE.

Que l'indiscrétion fait naître de tourment,
À ceux dont les enfants vivent trop librement :
J'approuvais fort les lois des antiques familles
Dont l'extrême rigueur ne permettait aux filles
925 De voir, ni d'écouter, même de s'enquérir,
Des points de quoi l'honneur peut du blâme encourir :
À l'âge de vingt ans nulle, d'esprit parfaite,
N'eut sut dire comment elle avait été faite.
L'amour ne les troublait en leur contentement
930 Ne sachant que c'était d'amante ni d'amant,
Mais hélas maintenant on fait gloire du vice,
Une fille à douze ans sait autant de malice
Que celle qui jamais n'a fait d'autre métier,
Que de suivre d'amour le pénible sentier :
935 Le plus ardent désir qui possède leur âme,
Est de leur voir changer le nom de fille, en femme :
Il n'y a plus d'enfance à ce que je puis voir,
Ô que ma Lidiane a trompé mon espoir.
Pancrace mon ami il faut que je vous die,
940 Que si autre eut vu cette action hardie :
Me le venant conter je ne l'eusse pas cru,
Mais c'est un fait certain que mes deux yeux ont vu.
Un berger la baisa auprès de notre porte,
Dont alors de regret j'étais à demi-morte.

PANCRACE.

945 Je ne trouve point là de quoi vous tourmenter,
C'est un jeune appétit qui se veut contenter :
On est impatient d'avoir ce qu'on désire.

LUCIANE.

Vous êtes un railleur, vraiment vous voulez rire,
C'est bien me consoler sur ce fait important.

PANCRACE.

950 Vous en avez bien fait autrefois tout autant.
Quand j'étais en l'ardeur de ma verte jeunesse
Je fusse mort cent fois pour baiser ma maîtresse.

LUCIANE.

Ne dites pas cela, car ma mère en tous lieux,
Conduisant mon troupeau ne me perdait des yeux,
955 Et jamais un berger si ce n'est par surprise,
N'emportât de ma bouche un baiser de franchise.

PANCRACE.

Si sais-je bien pourtant que Philin bon garçon,
Vous baisa quatre fois à l'ombre d'un buisson.

LUCIANE.

960 Ha ha malicieux, vous savez des nouvelles
Autant que la Gazette.

PANCRACE.

Ô la Reine des belles,
Quand je vois de vos yeux les ravissants attraits
Je vois de ma moitié vivre en vous les portraits.

LUCIANE.

À d'autre à d'autre, ami.

PANCRACE.

Fâchez vous, soyez aise,
Si faut-il toutefois que ma bouche vous baise.

LUCIANE.

965 Mais voyez un petit vraiment vous êtes fous

PANCRACE.

Du moins votre mari n'en sera point jaloux.

LUCIANE.

Ha ne me faites point revivre sa mémoire
Vous me ferez pleurer.

PANCRACE.

Si vous me voulez croire,
Pour achever contents le reste de nos jours,
970 Nous ferons un hymen de nos vieilles amours.

LUCIANE.

Dieux de quoi parlez vous.

Gazette : petit imprimé, cahier, feuille
volante, qu'on débite toutes les
semaines, qui contient des nouvelles de
toutes sortes de pays. [F]

PANCRACE.

Que j'ai beaucoup de force,
Et qu'encore au fusil se trouve de l'amorce.

LUCIANE.

Quand le pot est couvert c'est signe, ce dit-on,
Que le feu en est loin et la chair se morfond.

PANCRACE.

975 Ma calotte vous fait parler de telle sorte,
Mais chacun jeune fou par bienséance en porte :

LUCIANE.

Vous vous riez toujours.

PANCRACE.

Mignonne croyez moi,
Sur toutes les beautés je vous aime, ma foi.

LUCIANE.

Ne vous pensez moquer, autrefois j'étais belle.

PANCRACE.

980 À qui le dites vous j'étais votre fidèle :
Si nos proches parents eussent été amis
Ne nous étions nous pas mariage promis ?

LUCIANE.

985 Hélas je m'en souviens, une telle hardiesse
M'a bien depuis ce temps causé de la tristesse,
Encore que l'action ne touchât à l'honneur,
Mais celle de ma fille est à son déshonneur,
Se laissant suborner d'une jeune cervelle,
De lignage inconnu.

Lignage ; Parenté issue d'une même souche.

PANCRACE.

990 Dites comme il s'appelle :
J'ai un ardent désir de courir de ce pas
L'assommer tout d'un coup.

LUCIANE.

Le voici.

PANCRACE.

Parlons bas.

LUCIANE.

Vous êtes trop hardi.

PANCRACE.

Quoi ? C'est ce jeune drôle,
Qui nos filles cajole et tout chacun contrôle :
Je le veux envoyer là-bas faire l'amour.

LUCIANE.

Tout beau ce n'est pas lui.

PANCRACE.

C'est Pysandre, m'amour,
995 Avant qu'il soit ici regagnons le village
Une collation de fruits et de laitage :
Nous attend au logis, hâtons nous d'y aller.

LUCIANE.

Je reçois trop d'honneur,

PANCRACE.

Il n'en faut point parler.

SCÈNE IV.

Pysandre, Lidiane.

PYSANDRE.

L'Amitié d'un ami oblige à l'impossible,
1000 Il faudrait être ingrat, mais plutôt insensible,
Pour ne le pas servir après que par effet,
Il vous a témoigné son courage parfait.
Pour servir Polydas mon ami plus intime,
J'offrirais à la mort mon âme pour victime,
1005 Je n'ai rien de plus cher que sa félicité,
Aussi de ses amours fidèle député,
Je vais faire tomber ce mot à Lidiane,
J'ai crainte de trouver au logis Luciane :
Hasard, j'ai prou d'esprit pour savoir déguiser,
1010 Et discourant de loin sa prunelle abuser :
Je veux tout doucement du pied frapper la porte
Je n'oserais quasi, toutefois, il n'importe :
Puisque de ce dessein nul ne se doute pas,
Hola ho.

Prou : Il se ne dit guère qu'en riant et dans le comique. Il signifie, beaucoup, suffisamment. [F]

LIDIANE à la fenestre.

On y va, parlez qui est là-bas ?

PYSANDRE.

1015 Pysandre.

Faire l'amour : Dans les pastorales et dans le langage du XVIIème siècle, faire l'amour est synonyme de courtiser, conter fleurette, se cajoler et au mieux s'embrasser.

LIDIANE.

Excusez-moi, car de peur que je sorte
Ma mère a emporté la clef de notre porte.

PYSANDRE.

Bons Dieux qui l'a contrainte à si grande rigueur.

LIDIANE.

Le fantastique appas d'un mensonge trompeur :
Elle dit avoir vu au travers la fenêtre,
1020 Un berger me baiser, jugez s'il ce peut être.

Baiser : embrasser.

PYSANDRE.

Ha c'est pour ce sujet trop de sévérité.

LIDIANE.

Le ciel puisse punir telle inhumanité :
Cousin le coeur me fend.

PYSANDRE.

N'y pense plus cousine,
Le berger Polydas.

LIDIANE.

1025 N'entende vos discours. Gardez que la voisine :

PYSANDRE.

Reçois donc cet écrit.

Il lui jette.

Pour voir en quel état j'ai laissé son esprit :
Ne t'afflige point tant de semblables colères,
À bien conjecturer ne peuvent durer guères.
Hé bien a-t-il raison ? A-t-il le coeur loyal ?

LIDIANE lit la lettre tout bas puis dit,

1030 Je ne mérite pas qu'il souffre tant de mal,
Cher cousin dites lui que ce qui plus m'afflige
C'est qu'avec trop d'ardeur son honneur il oblige
Que d'un si grand dessein je crains l'événement
Et qu'il ne réussisse à son contentement,
1035 Pourtant assurez le sans craindre la tempête
Que pour lui obéir je serai toujours prête.

PYSANDRE.

Adieu je me retire afin qu'en devisant
Nous ne soyons ouïs de quelques médisants :
Jugez si je vous puis servir en quelque chose.

LIDIANE.

1040 Pysandre entre vos mains mon honneur je dépose :
Que le Ciel puisse un jour faire naître un sujet,
De vous pouvoir servir en quelque bon projet.

Pysandre sort.

Dieux qu'il me tardera que la nuit soit venue
Il me semble déjà que mon mal diminue :
1045 Puisque mon cher amant me doit tirer d'ici,
Je m'en vais m'apprêter, et mon bagage aussi.

SCÈNE V.

Luciane, Pancrace, Polydas, Pysandre.

LUCIANE.

Pancrace en vérité vous êtes un prodigue
Le sujet ne vaut pas la peine et la fatigue :
Que vous prenez pour lui, car je jure ma foi :
1050 Qu'un si riche festin méritait mieux que moi.

PANCRACE.

Ha ne vous moquez point j'ai assez de courage,
Pour à votre sujet faire encor davantage.

LUCIANE.

Vraiment vous ne sauriez.

PANCRACE.

Excusez seulement,
Si je ne vous ai fait un meilleur traitement.
1055 Mais quoi le bon accueil passe la bonne chère,
Cette collation était un peu légère :
Mamie priez Dieu donc, pour les maltraités
Car vous ne l'êtes pas comme vous méritez.

LUCIANE.

1060 Mon dieu pardonnez moi, c'est trop d'honneur Pancrace,
Tenez moi, s'il vous plaît en votre bonne grâce.
Adieu jusqu'au revoir.

PANCRACE.

Je vous veux remener

*Polydas et Pysandre paraissent à un bout du théâtre sans voir
Pancrace et Luciane.*

Mais qui sont ces bergers que je vois cheminer
Là bas dedans ce pré proche de ces logettes.

LUCIANE.

Attendez, s'il vous plaît que j'aie mes lunettes
1065 C'est ce jeune galant qui sait si bien baiser.

PANCRACE.

Pysandre est avec lui, écoutons les causer,
Je veux tout devant vous faire une réprimande
À ce jeune insensé, que tout le monde entende.

POLYDAS.

Enfin mon cher ami ma nymphe t'a promis
1070 Ô dieux que j'ai bien fait quand je me suis remis,
Dessus ta vigilance à nulle autre commune,
Je tiendrai désormais de toi seul ma fortune :
Et si en récompense il faut pour ton sujet,
Faire quelque dessein sur un divin objet.
1075 Tiens sûr que Polydas voue tout son service,
Pour te remercier par quelque bon office.

PYSANDRE.

Je n'ai pas mérité une telle faveur
Joint que de vous servir c'est mon plus grand honneur.

POLYDAS.

Fidèle confident de mes amours secrètes,

PANCRACE.

1080 Venez-ça venez-ça beau baisseur de fillettes.

POLYDAS.

Est-ce à moi que l'on parle ?

LUCIANE.

Oui.

POLYDAS.

Vous vous méprenez,
Pancrace et Luciane à d'autres cheminez.

LUCIANE.

Je ne me trompe point j'ai encor bonne vue,
Ce fut vous qui baisa ma fille dans la rue.

PANCRACE.

1085 Il est vrai sur ma foi.

POLYDAS.

Ha vous m'importunez,
Passez votre chemin.

PANCRACE.

Vous m'avez sur le nez,
S'il vous arrive plus de baiser Lidiane.

POLYDAS.

Je ne vous crains non plus que je fais Luciane.
Vous êtes un bel homme.

PANCRACE.

1090 Ha, ne m'offenses pas,
Que tout présentement tu n'aies le trépas.

POLYDAS.

Trente pareils à vous ne me feraient de crainte.

PANCRACE.

Ho le hardi soldat pour combattre une pinte.
Je te voudrais bien voir une épée à la main,
Sans doute on te prendrait pour guetteur de chemin.

POLYDAS.

1095 Telle comparaison à vous seul se réfère.

PANCRACE.

Inconnu de maison, de nom, de père, et mère,
Pour qui te peut-on prendre avec tes beaux habits,
Car tu n'as pas vaillant seulement deux brebis.

POLYDAS.

Pour tel que je puis être.

PANCRACE.

1100 Il a raison je jure,
Champignon d'une nuit il vint à l'aventure.

POLYDAS.

J'ai plus dans ce pays que vous n'aurez jamais.

PANCRACE.

Telle rodomontade est l'espoir d'un niais :
Ô le grand emballeur !

Rodomontade : Vanterie, ou menace
vaine et sans fondement. [F]

LUCIANE.

Dieu n'y prenez pas garde,
C'est un jeune éventé.

PANCRACE.

1105 Où est ma hallebarde ?
Je mettrais tout d'un coup sa tête par morceaux.

Hallebarde : Arme d'hast offensive ;
composée d'un long fût ou bâton
d'environ cinq pieds, qui a un crochet
ou un fer plat et échancré aboutissant
en pointes, et au bout une grande lame
de fort forte et aiguë. [F]

POLYDAS.

Ce serait un beau coup pour assommer des veaux.

PANCRACE.

Qui te ressembleraient.

POLYDAS.

Regardez ce vieil singe,
Il fait tant le vaillant et plus faible qu'un linge
Ne se peut soutenir.

PANCRACE.

Tu te trompes bien fort,
1110 J'ai assez de vigueur pour te donner la mort.

POLYDAS.

Ô le grand champion, dieux comme il s'évertue.

PANCRACE.

Mon amour tenez moi de peur que je le tue :
Je suis trop en colère, il y aura malheur.

LUCIANE.

Hé dieux n'en faites rien gardez votre valeur,
1115 Pour quelque occasion qui soit un peu meilleure.

POLYDAS.

Le bonhomme mourrait avant demi quart d'heure.

PANCRACE.

Nargue, j'en ai bien vu deux mille comme toi,
Qui n'ont jamais fait peur à six pareils à moi.

POLYDAS.

Vous n'aviez pas peut-être ensemble de querelle.

PANCRACE.

1120 Ô Dieux où est le temps que j'étais sentinelle
Dedans notre clocher pour découvrir de loin ?

POLYDAS.

Pour prouver sa valeur voilà un bon témoin.
Pysandre qu'en dis-tu [?]

PYSANDRE.

Certes je meurs de rire.

LUCIANE.

Panrace allons nous-en, à quoi sert de tant dire ?

POLYDAS.

1125 Cela fait voirement échauffer le cerveau.

PANCRACE.

Adieu jeune badin, adieu goguelureau,
Crois que tu dois la vie aux yeux de Luciane.

LUCIANE.

Je vous prie marchons, j'ai laissé Lidiane
Toute seule au logis.

Godelureau : Jeune fanfaron, glorieux, pimpant et coquet qui se pique de galanterie, de bonne fortune auprès des femmes, qui est toujours bien propre et bien mis sans avoir d'autres perfections. Les vieux maris ont sujet d'être jaloux de ces godelureaux qui viennent cajoler leurs femmes. [F]

POLYDAS.

Adieu vieil escargot,

1130 Compagnon de Silène, engeance de magot.

PANCRACE.

Apprends à devenir une autrefois plus sage.

POLYDAS.

Pysandre il s'en va tard, retournons au village.
Nous nous verrons demain dedans ce même lieu.

Magot : Gros singe sans queue du genre des macaques. Fig. et familièrement. Un magot, un homme fort laid. [L]

PYSANDRE.

Je n'y faillirai pas, et cependant adieu.

SCÈNE VI.

PANCRACE seul une hallebarde à la main.

Il revient.

1135 Que sont-ils devenus ? Certes ils n'avaient garde,
De m'attendre au retour, j'eusse donné nasarde,
À ce fol indiscret, qui présume être tel
Que pour le pouvoir vaincre il faut un immortel,
Lui faisant voir à l'oeil qu'il n'est que la vieillesse,
1140 Pour dans l'occasion montrer de la prouesse.
Ô qu'il eut été mis vite sur le carreau,
Il n'eut non plus duré qu'un petit lapereau :
Devant le fin renard, j'en avais bonne envie,
Luciane en effet lui a sauvé la vie.
1145 Car pour lui obéir je n'ai voulu tuer,
Si j'eusse en vérité voulu m'évertuer :
D'un seul coup de bâton, j'eusse envoyé son âme
Promener chez Pluton comme une race infâme.
Or sus le jour s'en va, moi je m'en vais aussi,

Silène : Demi-dieu, fils de Pan et d'une nymphe, père nourricier et compagnon de Bacchus. [L]

1150 Jupin, l'Amour, et Pan, prennent de moi souci.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYDAS, tenant un flambeau allumé.

Déesse de la nuit aux amants favorable
 Qui bornez leurs désirs d'une gloire durable :
 Et pour les assurer dans leur contentement,
 Faites cacher du ciel le plus bel ornement.
 1155 Si jamais amoureux eut besoin de votre aide
 C'est moi qui dans vos bras va chercher son remède :
 C'est moi dont le dessein ne peut être caché,
 Si du sommeil glissant chacun n'est attaché :
 Morphée, c'est à toi que je fais ma prière,
 1160 Puisque tu as pouvoir de clore la paupière :
 Des humains d'ici bas, faits, morne déité,
 Que mon désir parfait se trouve exécuté :
 Sans être découvert d'aucune créature,
 Favorise l'amour et la mère nature :
 1165 En me faisant plaisir tu les obligeras,
 C'est un de leurs sujets qui te tend les deux bras.
 Un Prince connaissant son serviteur fidèle,
 Menacé d'un malheur, épouse sa querelle :
 Pour rompre s'il se peut le piège à lui tendu.
 1170 Moi qui du Dieu d'amour suis esclave rendu,
 Si je reçois faveur de ta bonne assistance,
 Ce Dieu t'en donnera la juste récompense :
 Puisque de ses sujets portant titre d'amant,
 Jamais nul comme moi n'aimât si constamment.
 1175 Puissantes déités qui savez ma détresse,
 Courtois permettez moi d'enlever ma maîtresse,
 Vous savez le dessein que j'ai fait depuis peu
 De mettre cette nuit dans son logis le feu :
 Afin que cependant qu'on le voudra éteindre,
 1180 Je la puisse enlever sans la poursuite craindre :
 Me voici prêt, bons Dieux de le mettre en effet,
 Ce flambeau que je tiens le va rendre parfait :
 Sus voilà le logis puissances tutélaires,
 Embrassez s'il vous plaît l'état de mes affaires.

Il met le feu.

1185 Or sus le feu s'allume et peut longtemps durer,
 Je me veux un petit à l'écart retirer :
 Et lorsque je verrai au plus fort de l'orage

Morphée : Terme de mythologie. Le fils du Sommeil, et le dieu des songes. Être dans les bras de Morphée. Les pavots de Morphée. Morphée avait versé sur lui tous ses pavots. [L]

Chacun courir à l'eau pour sauver le village,
Prenant l'occasion ferme au poil inconstant,
1190 J'irai ma Lidiane enlever à l'instant.

SCÈNE II.

**Luciane, Pancrace, Pysandre, Troupe de
Pasteurs.**

LUCIANE, à la fenêtre.

Vite vite debout, une épaisse fumée
Me dit qu'une maison ici proche allumée :
Pourrait mettre le feu dedans notre logis,
Ô bons Dieux ! C'est céans, à l'aide mes amis.
1195 Ô feu, ô feu.

PANCRACE, nu en chemise avec une lanterne.

Où est-ce ?

PYSANDRE.

Où est-ce ?

PANCRACE.

Patience,

Ils viennent en chemise avec des lanternes et des sceaux.

Que d'apporter de l'eau l'on fasse diligence :
La grange et le fournil de Luciane en feu
Veut que par charité vous l'assistiez un peu.

PYSANDRE.

Oui dà, très volontiers sus Passeurs sans rien craindre,
1200 Courrons quérir de l'eau pour promptement l'éteindre.

LUCIANE.

Hélas ! Que ferons nous, ami, tout est perdu,

PANCRACE.

Ne vous tourmentez point le feu n'est répandu

Ils rentrent.

Encore tout partout, bon voici l'eau venue,
Sus enfants suivez moi, que chacun s'évertue.

SCÈNE III. Polydas, Lidiane.

POLYDAS.

1205 Enfin grâce aux Dieux ma juste intention,
Va je crois réussir à sa perfection :
Une crainte pourtant talonne ma conquête,
Non non il faut entrer, car Lidiane est preste :

Ils entre et l'emmène.

1210 Allons chaste Cipris mon soulas mon souci,
Un bateau nous attend à quatre pas d'ici.

Soulas : Terme vieilli. Soulagement,
consolation, joie, plaisir. [L]

LIDIANE.

Las fidèle pasteur hâtons notre voyage.

POLYDAS.

1215 Mon ange, ne crains point j'aperçois le rivage :
Regarde devant toi tu verras le bateau,
Ma Reine entre dedans et tiens bien ce flambeau,
Je m'en vais le lâcher, et l'aurore venue,
Nous serons éloignés.

LIDIANE.

Dieux ! La corde est rompue :

La corde rompt et le bateau emmène Lidiane et laisse Polydas seul.

1220 Polydas au secours, vite prêtez la main
L'eau rapide à son fil adresse mon chemin :
Hâtez vous, ô grands Dieux Jupiter et Neptune,
Conduisez à bon port l'état de ma fortune :
Adieu cher Polydas si l'eau me fait périr,
Sachez que votre amour seule me fait mourir
Souvenez vous toujours de notre unique flamme,
Et que mon souvenir touche souvent votre âme.

POLYDAS.

1225 Attend chère moitié je vais courir après,
Ha ciel pas un bateau ne se montre ici près,
Cette rive paraît en être dépourvue,
Ou bien l'obscurité les cachent à ma vue :
1230 Non je n'en trouve point, encore par malheur,
Diane peint le ciel d'une noire couleur,
Des nuages épais éclipsent ses lumières,
Les yeux du firmament ont fermé leurs paupières :
Mon flambeau jusqu'ici ne peut plus éclairer
Bref tout semble en effet contre moi conspirer :
1235 Justes Dieux que ferai je à ce coup d'infortune
Ces astres inhumains, cette inconstante Lune :
Pour ne voir ma douleur ont voilé leurs clartés,
Ô cieus que puis-je faire en ces extrémités :

Colombelle : Petite colombe, au propre et au figuré. [L]

1240 Sinon suivre de l'oeil ma colombelle aimable,
Et voir si quelque Dieu lui sera favorable :
Non, sourds vous avez tous sur la face un bandeau,
Ha destins qu'ai-je vu elle est chute dans l'eau
Son flambeau s'est éteint aussitôt que sa vie,
Venez rages des eaux qui me l'avez ravie,
1245 M'engloutir avec elle ô Dieux ! Ô Dieux ! Cruels,
Rendez vous mes ennuis et mes maux éternels :
Oui puisque l'inclémence accompagne vos âmes
Et qu'un jaloux amour vous brûle de ses flammes :
Neptune, est-ce point toi qui m'a joué ce tour,
1250 Voyant ce cher objet plus beau que n'est le jour.
Se mirer dans tes eaux sans doute son mérite,
T'a fait mettre en oubli Thesis et Emphitrite :
Indubitablement ses attraits ravissants,
Ont surpris tes esprits et charmé tous tes sens :
1255 Mais quoi ? Puis-je endurer un affront si sensible,
Il le faut malgré moi puisqu'il est impossible
De se pouvoir venger d'un Dieu ni d'un démon :
Peut être n'est-ce toi, mais quelque Palémon
Ou autre déité surprise de ses charmes,
1260 Jupin assistez moi de vos divines armes :
Autrement je dirai ce qui semble en effet,
Que vous participez au tort que l'on m'a fait :
Hélas où sont des Dieux la clémence et l'estime
On les voit aujourd'hui favoriser un crime,
1265 Commis en mon endroit, ô ciel quel crève coeur
Ô rage, ô désespoir, ô malheur, ô fureur,
Démons larves horreurs, Errines, Euménides,
Gorgone, Atropos, monstres Achérontides,
Venez mettre mon corps en cent mille morceaux
1270 Les dieux qui souffrent tout auteurs de mes travaux,
Vous en donnent pouvoir, leur coeur inexorable
Refuse son secours au pauvre misérable :
Ô iniques destins, ô sort malencontreux,
Infortuné berger, déplorable amoureux :
1275 Polydas Polydas sus il faut que la Parque
Te fasse maintenant passer la triste barque :
Choisis de quelle mort tu veux donques mourir
L'eau, le fer, ou le feu, peuvent tes maux guérir :
L'eau, si je m'y jetais Neptune aurait la gloire,
1280 D'avoir par dessus moi emporté la victoire :
Le fer est trop sanglant, mon homicide main
Me ferait à jamais estimer inhumain.
De mourir par le feu je ne m'y puis résoudre,
Jupin se venterait que ce serait son foudre :
1285 Qui aurait consommé mon coeur et mes poumons,
Choisissons donc plutôt la grotte des Démons :
Le jour qui peu à peu recommence à paraître,
L'a fait proche de moi à mes yeux reconnaître.
Je veux sans différer me jeter au milieu,
1290 Adieu pauvre pays, adieu malheureux lieu :
Souviens toi quelquefois de l'amour mutuelle
De ma Nymphé et de moi, ha mon mal renouvelle,
Je veux avant mourir graver sur mon tombeau,
Quelques funèbres vers avecque ce couteau :

Amphitrite : Terme de mythologie. Déesse de la mer, et, poétiquement, la mer elle-même. [L]

Palémon : Nom de berger dans les pastorales. [L]

Jupin : terme burlesque. Nom que l'on donne à Jupiter en badinant, et dans le style burlesque, au lieu de celui de Jupiter. [T]

Errynies : personnages de la Mythologie autrement nommées Atropos et les trois Parques qui tenaient les ciseaux qui coupaient le fil de la vie des hommes.

Larve : Terme d'antiquité. Génie malfaisant, qu'on croyait errer sous des formes hideuses. [L]

Il grave quatre vers sur son tombeau qui seront lus par Amarille.

1295 C'est assez, sus Démons de cette grotte sombre
 Recevez moi là-bas et faites que mon ombre
 Ne reçoive aucun mal sans l'avoir mérité,
 Pesez mon innocence et ma fidélité.
 Surtout permettez moi qu'en la plaine Élizée
 1300 Je voie la beauté qui m'a la mort causée.

Il se précipite.

SCENE IV.

LUCIANE.

Accablée d'ennuis, de maux, d'afflictions,
 De douleurs, de malheurs, le but de passions,
 À qui me dois-je plaindre en ces peines extrêmes,
 M'adresserai-je à vous divinités suprêmes
 1305 Ou aux hommes mortels l'ouvrage de vos mains
 Non car votre pouvoir s'étend sur les humains :
 Ils ne peuvent sans vous agir en nulle sorte,
 C'est c'est donc contre vous que ma plainte se porte,
 Puisque vous permettez qu'on viole les lois,
 1310 De douceur et d'amour envers moi cette fois
 J'avais toujours vécu d'une telle manière,
 Que je n'espérais pas sentir votre colère :
 Las qu'ai-je fait (bon dieux) pour voir contre raison,
 Enlever mon enfant et brûler ma maison :
 1315 Par un traître pasteur un méchant, un perfide,
 Un brûleur de maisons un voleur homicide
 Que ne le tiens-ici ha je jure ma foi,
 Qu'il trouverait sa mort quoi qu'il n'y eût que moi.
 Mes ongles et mes dent quoi qu'atteints de vieillesse,
 1320 Sont encor assez forts pour punir sa jeunesse :
 Ô malheureux enfants, ô indiscretion,
 Que tu nous faits souvent souffrir d'affliction,
 Ô ma fille faut-il qu'une amour effrénée,
 Fasse qu'à ce berger tu sois abandonnée,
 1325 Ô folle, ô indiscrete, hélas tu ne sais pas
 La ruse, la finesse, et les pipeurs appas,
 Des hommes inconstants qui vivent sur la terre
 Ta lettre que tantôt j'ai trouvé sur ma chaire,
 Me transporte les sens quand tu me dits qu'un jour,
 1330 Je te verrai au rang des Dames de la cour :
 Ô que ton sot espoir te causera de peine,
 Simple, crois-tu cela une chimère vaine,
 Avecque les serments d'un jeune courtisan,
 Pour une même chose on les tient à présent,
 1335 Sans mentir j'ai regret que ton jugement louche,
 N'ait pu voir les abus de sa trompeuse bouche
 Va va méchante fille où te conduit le sort,
 Le ciel puisse bientôt me livrer à la mort :
 De peur qu'un mauvais bruit blessant ta renommée,
 1340 Ne rende à tout jamais ma race diffamée,
 Ô Dieux je n'en puis plus mes larmes et soupirs,
 Étouffent mes propos dedans mes déplaisirs.
 Retournons au hameau reste de l'incendie,

1345 Pour voir si à sauver le reste on remédie,
 Ô qu'une fille sotte est un fâcheux fardeau,
 Plutôt qu'en souhaiter j'élirais le tombeau
 Je m'en vais envoyer ma servante Pernelle,
 Pour voir si quelque part elle en aura nouvelle.

SCÈNE V.

AMARILLE.

1350 Pleure Amarille hélas ton malheur sans pareil,
 Que les larmes jamais ne sèchent dans ton oeil,
 Soupire incessamment ton douloureux désastre
 L'amante, sans repos l'injure de ton astre :
 Crie, gémis, plains toi, remplis l'air tout de pleurs,
 Pour émouvoir le ciel à plaindre tes douleurs
 1355 Et faire que ton mal le rende favorable,
 Pour en punir l'auteur d'un foudre inévitable :
 Bon Dieux cela est juste et selon l'équité,
 Vous savez ma constance et l'infidélité :
 Du Berger Polydas et de sa Lidiane,
 1360 Où êtes-vous Didon, vous crétoise Ariane.
 Venez voir le Pasteur qui cause mon ennui
 Comme le plus méchant qui respire aujourd'hui.
 Ce n'est point un AEnée encor moins un Thésée,
 Il est pire cent fois et d'humeur moins posée :
 1365 C'est un traître parjure, un lâche, un imposteur,
 Un Amant infidèle un signalé trompeur.
 Bref je puis dire ici comme je conjecture,
 Que c'est le plus méchant qu'ait formé la nature :
 Nature je me trompe, ha il ne se peut pas,
 1370 Tesiphone plutôt l'a enfanté là-bas :
 Nul mortel n'eut jamais une si mauvaise âme,
 Ô Dieux, ô Dieux, faut-il qu'en vain je vous réclame :
 Ne verrai-je point l'air se troubler de vos feux
 Pour consommer les os de ces deux amoureux :
 1375 Non vous ne voulez pas, non vous avez envie
 De voir le désespoir triompher de ma vie :
 Je n'aurai pas ce bien que de les voir punir,
 Je serais trop contente à ce doux souvenir :
 Il faut auparavant que l'inhumaine Parque,
 1380 Me fasse dévaler dans l'inférieure barque
 Je le veux, je le veux, aussi bien désormais,
 Tout mon contentement serait mort à jamais :
 Je ne refuse pas de franchir la carrière,
 Immortels prononcez ma sentence dernière :
 1385 Que sert de retarder le décret de ma mort,
 Est-ce pour m'affliger de plus fort en plus fort ?
 Ou pour vous accuser d'inclémence et de haine,
 Méritai-je le mal d'une si longue peine :
 Non, je ne le crois pas, vous estes des cruels
 1390 Vous ne méritez pas l'amitié des mortels.
 Je veux présentement malgré votre puissance,
 En me donnant la mort apaiser ma souffrance :
 La grotte des Démons que je vois devant moi
 Va servir maintenant à guérir mon émoi :

1395 Mais quels vers sont gravés sur cette pierre dure,
Approchez vous mes yeux, voyons quelle aventure
Se pourrait être ici : car jamais on n'apprit
Qu'il y eut en ce lieu quelque chose d'écrit.

AMARILLE lit le tombeau de Polydas.

1400 Passant sache que mon flambeau,
A dans les eaux éteint sa vie,
Et Polydas malgré l'envie,
A ici choisi son tombeau.

Ô bons Dieux est-il vrai ce que je viens de lire ?
Polydas est-il mort d'un si cruel martyr ?
1405 Hélas ! Pauvre Berger je regrette ton mal,
Ô Dieux ! Qui t'a causé cet accident fatal ?
Je n'en puis que juger, sinon que ta maîtresse
Est morte dans les eaux, et que toi de détresse
Tu t'es venu jeter dans ce gouffre fumant,
1410 Du moins ces vers ici le disent clairement :
Mais n'est-ce point aussi qu'il a fait cette ruse,
De peur d'être suivi, ou bien que je m'abuse :
Non, sans doute il est mort dans ce lieu malheureux,
Allons donc le trouver pour vivre plus heureux !
1415 Dieux, esprits, ou démons, qui habitez ce siècle,
Prenez l'âme et le corps de la pauvre Amarille :
Et si vous la voulez doublement obliger,
Faites tant qu'elle soit auprès de son berger.

Elle se précipite.

SCÈNE VI.
Pysandre, Cleanide.

PYSANDRE.

En vérité mon coeur il faut que je confesse
1420 Qu'un extrême regret fort vivement me presse :
Je ne puis concevoir aucun contentement,
Quand de nos deux amis je vois l'éloignement
Ô certes Polydas notre amitié jurée,
A de votre côté eu trop peu de durée :
1425 Il fallait m'avertir de ce mauvais dessein,
Ainsi qu'en pareil cas je t'eusse ouvert mon sein :
Mais ma Nymphé dis moi si jamais Lidiané
Ne te l'a découvert.

CLÉANIDE.

Non, je jure Diane :
Elle était trop finette, et dans sa passion
1430 Elle a toujours montré telle discrétion :
Qu'on ne se fut douté de leur amour secrète :
Mais sans mentir Pysandre, sa perte je regrette
Car c'était ma compagne, et je crois qu'en ces lieux,
Tous objets désormais me seront ennuyeux.

PYSANDRE.

1435 Il est vrai que leur fuite apporte un grand dommage,
Nous perdons nos hameaux et tout notre village :
Outre leur entretien que je prisais beaucoup.

CLÉANIDE.

Ô cieux que de frayeur m'a surprise d'un coup
Quand pensant sommeiller j'ai ouï dedans la rue
1440 Quelqu'un crier au feu d'une voix éperdue :
Nous n'avons je vous jure eu rien plus que le temps,
De pouvoir transporter nos meubles dans les champs

PYSANDRE.

Et moi de même aussi mais déjà l'on s'apprête
Pour faire réparer ce grand coup de tempête,
1445 Au plus tard dans huit jours sera fait bâtiment,
Capable de servir à notre logement.

CLÉANIDE.

Il ne nous est resté qu'un petit toit à bêtes,
Ou nous ne pouvons pas tenir droites, nos têtes.

PYSANDRE.

Venez vous-en chez moy vous n'aurez pis ni mieux,
1450 Dedans un même lit nous coucherons tous deux
Et si vous me ferez un honneur incroyable.

CLÉANIDE.

Vous êtes sans mentir pasteur trop charitable.
Je vous en remercie.

PYSANDRE.

Avisez seulement,
Car je vous traiterai assez modestement :
1455 Vous aurez chaque jour un petit ordinaire,
Que votre ceour demande et que le mien espère.

CLÉANIDE.

Rien moins, sachez berger que le fruit et le lait
Sur tous les autres mets contentent mon souhait.

PYSANDRE.

Bien je vous donnerai du fruit de mon service
1460 Qui vous donnant du lait vous peut rendre nourrice.

CLÉANIDE.

Ha c'est être indiscret jusques au dernier point.

PYSANDRE.

Ma belle pour cela ne te courrouces point.

CLÉANIDE.

Berger devenez sage et sans cérémonie,
Ou je me bannirai de votre compagnie.

PYSANDRE.

1465 Je l'ai toujours été, en doutes-tu mon coeur ?

CLÉANIDE.

Vous êtes insolent aussi bien que moqueur :
Flattez moi maintenant.

PYSANDRE.

Cela c'est infailible.
Beauté qui peut charmer une chose insensible :
Et la faire mouvoir de même que le vent,
1470 Pardonne moi ce crime où je tombe souvent.

CLÉANIDE.

Il vous est pardonné adieu.

PYSANDRE.

Adieu mauvaise,
Avant que de partir il faut que tu me baises.

CLÉANIDE.

Non, non vous avez tort, pasteur laissez cela.

PYSANDRE.

Ô ciel je suis ravi, quel bon morceau voilà.

CLÉANIDE.

1475 S'il vous arrive plus de me mettre en colère,
Berger je le dirai sans mentir à ma mère.

PYSANDRE.

Tu n'as garde à ce coup, adieu mon beau soleil,
Unique parmi nous comme au Ciel sans pareil.

SCÈNE VII.
Floridon, Pancrace.

FLORIDON.

Misérable berger qui vois ton espérance
 1480 Mourir avec le fruit de ta persévérance :
 Misérable berger qui vois l'inique sort,
 Balancer ton destin dans les mains de la mort
 Misérable berger mille fois misérable,
 À qui le ciel refuse un effet secourable,
 1485 Et qui n'a plus d'espoir que celui du trépas,
 Pipé dans le désir d'un amoureux appas,
 Regarde de quel fil on dévide ta trame,
 Dépossédé de biens, d'honneur, et de ta femme :
 Où pourras tu trouver désormais du bonheur,
 1490 Qui puisse dans la joie emporter ta douleur :
 Le ciel n'en peut avoir, lui, la mer, et la terre,
 Contre toi conjurez te déclarent la guerre :
 L'enfer n'a plus de rage à verser dessus moi,
 De toutes ses horreurs je n'aurai plus d'effroi :
 1495 Qu'il tonne, qu'il éclaire, et qu'en déluge abonde,
 Qu'il brûle l'univers, qu'il abîme le monde :
 Bref qu'il réduise tout en son ancien Chaos,
 Je supporterai tout et d'un ferme propos,
 Puis qu'en effet chacun employant sa rancune,
 1500 Ne me saurait punir que d'une mort commune.
 Je ne m'étonnerai de toutes ses fureurs,
 Ô perfide Amarille ! Ô crédules erreurs !
 Vous m'avez fait penser que les yeux de ma face,
 Pourraient avec le temps faire fondre sa glace :
 1505 Vraiment elle eut raison quand elle dit un jour.
 Que la mort finirait le cours de mon amour :
 Je vois bien maintenant son dire véritable,
 La mort qui suit mes pas d'un dard inévitable,
 Dispute avec nature à qui triomphera
 1510 Sur ma vie, et je crois que la mort gagnera :
 J'y suis tout résolu, car aussi bien de vivre,
 Et voir tant de malheurs à tous moments me suivre,
 Je souffrirais des maux pires que le trépas,
 Adieu donc Amarille et ton cher Polydas,
 1515 Instruments malheureux des impudiques flammes,
 Exécrables amants, adultères infâmes :
 Vivez, vivez, contents à ma confusion,
 Pour mourir maintenant je prend l'occasion :
 Je la prends, non ferai cela m'est trop sensible,
 1520 Il faut qu'à vous trouver je fasse mon possible :
 Afin de me venger comme vous méritez,
 Dieux où est maintenant l'excès de vos bontés :
 Où repose ce feu qui réduit tout en poudre,
 Sera-ce l'innocent qu'on punira d'un foudre :
 1525 Ha serait témoigner trop de sévérité,
 Astres, cieus, terre et mer, voyez l'extrémité :
 Ô me réduit le sort des lois de mariage,
 Vous en êtes témoins bois, prés, roc, et bocage :

Admirez l'inclémence et le courroux des Dieux :
1530 Ô iniques arrêts ô sort injurieux
Malheurs, tourments, ennuis, douleurs, soucis, rancunes,
N'abandonnez jamais le cours de mes fortunes.
Le décret immortel l'a ainsi ordonné,
Je ne verrai jamais mon tourment terminé :
1535 Et si faut désormais qu'encor moins je l'espère,
Hélas ! Où allez vous, pauvre infortuné père.

PANCRACE.

Mon gendre si jamais homme fut affligé,
Des rigoureux ennuis que l'enfer a forgé.
Je crois avoir souffert sans avoir fait offense,
1540 Tout ceux qu'onc inventât cette noire puissance.
Depuis que l'on m'a dit ce qui t'est arrivé,
Que tu étais (hélas !) de ta moitié privé,
Ô Dieux ! Qu'un tel départ m'a jà coûté des larmes,
Qu'il m'a livré ce jour de cruelles alarmes :
1545 Ô ma fille où es-tu ! Las faut-il que l'amour
T'ait fait donc éprouver un si funeste jour :
Ô traître Polydas, ce malheureux profane
L'a sans doute emmenée avec sa Lidiane :
Dieux, que ne sais-je où sont ces indiscrets amants,
1550 Je ne craindrais la mort ni tous les éléments :
Pour les aller trouver et sais que mon épée
Du sang de ce berger serait bientôt trempée.

FLORIDON.

Vous n'êtes pas tout seul qui pleurez ce malheur,
J'ai bien autant que vous pris part à la douleur.
1555 Il me touche de près, car mon âme constante,
Eut goûté dans un mois le fruit de son attente.

PANCRACE.

Il est vrai Floridon, hélas c'est ce qui plus
Rend mon coeur attristé et mes sens tous confus :
Il n'y a nul mortel dedans notre village,
1560 Qui ne pleure avec nous ce désastreux dommage
Le ciel même aujourd'hui en a jeté des pleurs.

FLORIDON.

Les fleurs en ont perdu leurs plus vives couleurs.

PANCRACE.

D'aujourd'hui les oiseaux n'ont chanté leurs ramages.

FLORIDON.

Pan, l'Amour, et Zéphir ont quitté nos bocages.

PANCRACE.

1565 Les Échos amoureux en sont devenus sourds

FLORIDON.

Les eaux ont retenu dans la source leur cours.

PANCRACE.

Les arbres ont jeté leur plus belle verdure.

FLORIDON.

Les troupeaux ce jourd'hui n'ont voulu de pâture.

PANCRACE.

La terre de douleur en a crevé son flanc.

FLORIDON.

1570 Les fontaines et puits n'ont produit que du sang.

PANCRACE.

Nos matins n'ont mangé depuis l'heure je jure.

FLORIDON.

Enfin tout participe au tourment que j'endure.

PANCRACE.

Ô cruel souvenir qui me donne la mort !

FLORIDON.

Hélas méritons nous de ressentir ce tort ?
1575 Quel mal avons nous fait digne de pénitence ?

PANCRACE.

Mon gendre il faut du ciel tout prendre en patience.
Les Dieux qui ont borné le destin des humains
Ont encore pour nous le bonheur dans les mains.
S'il plaît à leurs bontés le verser sur nos têtes,
1580 Nous viendrons à bon port malgré toutes tempêtes.

FLORIDON.

Fasse le juste ciel et le grand Dieu d'Amour,
Que je voie bientôt ma femme de retour :
Pleine d'amour pour moi avec ce chaste gage,
Qui depuis un longtemps me retient en servage.

PANCRACE.

1585 Je les en prie aussi de pure affection.

FLORIDON.

Dieux, mettez bientôt fin à notre affliction.

PANCRACE.

Retournons au hameau et voyons l'assemblée,
Qui de tant de malheurs est grandement troublée :
Je crois qu'on est après pour faire réparer
1590 Le mal que Polydas est venu préparer.
À tout le voisinage ! Ô bons dieux, que les filles
Sont cause de tourments pour être trop fragiles.
Que ne leur a-t-on fait un esprit moins malin,
Puisque c'est le secours du sexe masculin ?

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

**Lidiane, Les Deux Pêcheurs, Floridon, troupe
de Bergers**

LIDIANE.

Les deux pêcheurs ramènent Lidiane dans le bateau.

1595 AMis de qui je tiens le repos et la vie,
Que la fureur des eaux m'avait presque ravie :
Que je suis obligée à votre bon secours,
Je m'en ressouviendrai le reste de mes jours :
Et si je ne fais pas d'égale récompense,
1600 Sachez mes bons amis que je ne m'en dispense,
Ce bien reçu de vous ne s'oubliera jamais,
J'espère avec le temps vous rendre satisfaits.
Non pas si justement que mérite la chose
Mais selon la raison que mon esprit propose.

Elle leur donne une bague.

PREMIER PÊCHEUR.

1605 Bergère grand merci je n'eusse pas pensé
Devoir être de vous si bien récompensé.

SECOND PÊCHEUR.

Ma foi ni moi non plus ; car de toute l'année
Nous n'avons tant gagné comme cette journée.

PREMIER PÊCHEUR.

1610 Nous voudrions tous les jours prendre de tels poissons,
Et si ne nous faudrait lignes ni hameçon.

LIDIANE.

Faites votre profit.

SECOND PÊCHEUR.

Que tout vous soit prospère.

LIDIANE.

Adieu donc chers amis.

SECOND PÊCHEUR.

Adieu.

PREMIER PÊCHEUR.

Parle compère,

Allons vendre à Paris ce riche diamant,
Puis nous partagerons l'argent ensemblement :
1615 Afin d'en acquérir quelque bon héritage.

SECOND PÊCHEUR.

Nous boirons en passant dans ce petit village.

LIDIANE, seule.

Agréable séjour, arbres, cyprès, jasmin,
Pour trouver Polydas montrez moi le chemin :
Voici le même lieu où l'ingrate fortune,
1620 Nous sépara tous deux de façon non commune.
Hélas où peut il être, ô soleil radieux !
Pour le voir maintenant prête moi tes beaux yeux :
Et toi puissant amour qui nous connaît fidèles,
Pour l'atteindre bientôt prête moi tes deux ailes.
1625 Et pour ta récompense un autel je promets,
Où le musc et l'encens fumeront à jamais :
Je ne puis te promettre à présent davantage,
Bons Dieux, que j'ai désir de revoir son visage :
Tant je crains qu'un malheur ne lui soit survenu,
1630 Par ce maudit chemin du bon-heur inconnu :
Las s'il n'a point trouvé de bateau pour me suivre,
Que quelqu'un ait voulu notre fuite poursuivre.
Et qu'on l'ait rencontré cheminant en ce lieu :
Si l'on doute qu'il soit la cause de ce feu,
1635 On l'emprisonnera, ô soleil de Justice,
Détournez de son chef le mal qui suit son vice :
Ô dieux que l'imprudence apporte de malheur !
Que j'ai depuis ce jour supporté de douleur !
Il faut qu'incessamment je pleure et je soupire,
1640 Je ne verrai jamais la fin de mon martyre :
Car mon destin le veut, et le ciel endurci
Prend plaisir quand il voit me tourmenter ainsi.

Elle s'assit.

FLORIDON parlant à sa troupe de députés.

Fidèles députés de tout le voisinage,
Pour rechercher celui qui de notre village
1645 À la perte causé par un embrasement,
Commis pour enlever ma femme nuitamment :
Nous voici délivrés tantôt de notre quête,
Sans que notre labeur soit orné de conquête :

Il ne nous reste plus qu'à voir ici autour,
1650 Si ce traître berger cependant qu'il fait jour :
Ne se retire point dedans quelque bocage,
À l'écart du chemin le long de ce rivage :
Voyons, voyons partout, je pense voir là-bas
Celle qu'a tant aimé le berger Polydas,
1655 Il n'est pas éloigné qu'on se saisisse d'elle,
Et qu'on la traite ici comme une criminelle.

LIDIANE.

Quelle troupe de gens se découvre à mes yeux
Pour ne les rencontrer je fuirai devant eux.

Elle fuit.

FLORIDON.

Suivez suivez enfants cette biche légère.

LIDIANE.

1660 Amis que voulez vous d'une pauvre bergère ?

FLORIDON.

Que tout présentement vous nous faciès savoir
Où est ce Polydas [?]

LIDIANE.

Il n'est en mon pouvoir :
Car ne l'ayant pas vu depuis une journée,
Je ne vous puis répondre.

FLORIDON.

1665 Et Amarille aussi. Il vous a emmenée,

LIDIANE.

Rien moins, croyez pasteur
Que jamais Polydas ne fut d'un crime auteur.

FLORIDON.

Vous estes trop rusée et pleine de malice,
Sus, allons la livrer ès mains de la Justice.

SCÈNE II.

Le Juge, Le Procureur Fiscal, Floridon, et sa troupe, Lidiene, Le Greffier.

LE JUGE.

Nous qui tenons des Dieux la balance à la main,
1670 Pour juger ici bas le différent humain :
Alors que l'équité plus forte que le vice,
Fait voir devant nos yeux où règne la Justice :
Adjugeant le bon droit à ceux qu'il appartient,
Cause qu'en l'univers tout chacun se maintient :
1675 Mais encor qu'aigrement on punisse le crime,
Si est-ce toutefois qu'on n'en fait pas d'estime
Le mortel ne craint point le tourment préparé
Quand à faire du mal il s'est délibéré :
Nous en voyons l'exemple arriver à toute heure,
1680 Et même en Polydas.

LE PROCUREUR.

Tout chacun veut qu'il meure
Si tôt qu'il sera pris.

LE JUGE.

J'en suis d'avis aussi :
Mais encore faut-il examiner ceci,
Vous savez que l'amour a de si puissants charmes,
Que pour lui résister on ne trouve point d'armes :
1685 (Que tant de grands, héros de notre antiquité,
Ont commis tels délits sous sa divinité :
Sans pouvoir de ses mains retirer leur franchise)
Qu'il semble que le ciel ait cette loi permise :
Puisque les Dieux auteurs de tels ravissements
1690 Ont fait ce qu'aujourd'hui font ces jeunes amants.
Or il semble en ce cas que l'amour est coupable
Polydas innocent et l'action blâmable :
Mais digne de la mort je ne le juge point,

LE PROCUREUR.

Monsieur pardonnez moi, considérant un point
1695 Grandement décisif, je veux vous faire dire
Qu'il mérite la mort, que le peuple désire :
Premièrement ce fait regarde tout chacun,
S'il n'était châtié, il se rendrait commun :
En second lieu le ciel notre devoir oblige,
1700 À retrancher le pied d'une mauvaise tige :
Outre que la raison veut que tout malfaiteur,
Reçoive le tourment dont son crime est auteur.
Or il n'a pas commis seulement pour un crime
Mais il en a fait trois, dont le moindre j'estime
1705 Être assez suffisant pour le faire mourir :
Sans qu'il ose à nos lois sa grâce requérir :
S'il avait seulement enlevé sa maîtresse,

On ne l'estimerait qu'un tour de gentillesse :
Mais il est accusé de rapt violemment,
1710 D'adultère impudique, et d'avoir nuitamment
Mis indiscrètement le feu dans le village,
Dont s'en est ensuivi l'injurieux dommage :
De quoi chacun se plaint : c'est pourquoi sans mentir,
Sa condamnation ne se peut divertir.

LE JUGE.

1715 L'on doit punir celui qui au mal persévère
Et non du premier coup quand la coulpe est légère.

LE PROCUREUR.

Celui que l'on commet pour punir le méfait,
S'il se laisse emporter, est complice du fait :
Il ne se peut commettre une faute plus grande,
1720 Et sa vie en effet n'en peut payer l'amende.

LE JUGE.

Un juge trop sévère a renom d'un tyran.

LE PROCUREUR.

Favoriser le mal est un crime appariant :
Le Juge doit porter la moitié de la peine.

LE JUGE.

Il faut avoir pitié de la nature humaine.

LE PROCUREUR.

1725 Le ciel commande exprès de punir les méchants,

LE JUGE.

Il nous commande aussi d'être doux en tout temps.

LE PROCUREUR.

Celui doit être heureux qui rendra la justice.

LE JUGE.

Je crois qu'en pardonnant on fait un bon office.

LE PROCUREUR.

Oui bien si vous étiez tout seul intéressé.

LE JUGE.

1730 Le peuple ne peut rien où ma voix a passé.

LE PROCUREUR.

Il en peut appeler devant la juste essence,

LE JUGE.

Il ne faut point juger contre sa conscience.

LE PROCUREUR.

J'en demeure d'accord le droit le veut aussi,

LE JUGE.

Selon mon sentiment je jugerais ainsi.

LE PROCUREUR.

1735 Certes, serait très mal balancer cette affaire,
Vous changerez d'avis la preuve étant plus claire.

LE JUGE.

Je changerai d'avis s'il apparaîût un peu,
Que ce soit Polydas qui ait mis le feu.

LE PROCUREUR.

Voici nos députés de retour de leur quête.

LE JUGE.

1740 Entendons les parler Floridon s'y apprête.

FLORIDON, et les députés amenant Lidiiane.

Grands Juges délégués par les dieux ici bas,
Pour réprimer le vice et calmer les débats :
Sachez qu'après avoir couru cette contrée,
Sans avoir de nos pas la cause rencontrée :
1745 Nous reprenions déjà le chemin de ce lieu,
Lorsque nos yeux guidés par quelque puissant Dieu,
Nous ont fait découvrir au bord de la rivière
Assez proche de nous cette jeune bergère :
Fille de Luciane et la cause en effet,
1750 Du pernicieux tour que Polydas a fait :
Elle sait où il est, mais elle est si rusée,
Qu'elle croit rendre encor la justice abusée.

LE JUGE.

Bergère approche toi, parle ici librement,
Ne me recèle rien pour crainte du tourment :
1755 Si tu es innocente autant que véritable :
Notre âme à la pitié se rendra favorable :
Mon pouvoir maintenant tel que celui des Dieux,
Te peut donner la vie ou te l'ôter comme eux :
Avisé donc ici que ton afféterie,
1760 Ne dise devant nous aucune menterie :
Dits nous présentement où est ce Polydas,
Qui nous a tant causé de plaintes et débats.

LIDIANE à genoux.

Arbitres souverains des affaires du monde,
Sur qui chacun mortel son espérance fonde :
1765 Pour tirer la raison de l'infidélité,
Je vous veux déclarer toute la vérité.

Menterie : Synonyme familier de mensonge. [L]

Afféterie : Recherche mignarde dans les manières ou dans le langage. [L]

Ainsi que je ferais si le maître au tonnerre,
Était au lieu de vous maintenant sur la terre.
Mais permettez aussi que la douce pitié,
1770 Trouve chez vous pour moi quelque trait d'amitié.

LE JUGE.

Nous te l'avons promis parle avec hardiesse.

LIDIANE.

Le berger Polydas de qui j'étais maîtresse,
M'a longtemps fait l'amour sans que comme j'ai su,
Aucun de mes parents l'ait oncques aperçu.
1775 Mais un jour ramenant notre troupeau de paître,
Arrive que ma mère étant à la fenestre,
Vis ce jeune pasteur qui feignant de causer,
Par surprise emporta de ma bouche un baiser,
Ce qui la contraignit à me tenir captive,
1780 Malheur, cause à présent que tout ce mal arrive.
Car ce pauvre berger ayant su ma prison,
L'amour qui dominait ses sens et sa raison :
Lui ouvre le moyen propre à son entreprise,
Résolvant par le feu de mettre en franchise :
1785 Et de fait par un mot il me le fit savoir,
Mais d'y remédier n'était en mon pouvoir :
Car ne pouvant sortir pour calmer cette orage,
Je dispose mes pas à suivre ce volage :
Et l'heure étant venue et le feu allumé,
1790 Pendant que tout chacun de la peur alarmé :
Pour l'éteindre courait aux rives de la Seine,
Par un autre côté cet indiscret m'emmène :
Nous cheminons tous deux jusques au bord de l'eau,
Ou s'étant rencontré un seul petit bateau :
1795 J'y saute habilement, lui demeure à la rive,
Afin de le lâcher, mais un malheur arrive :
Le plus grand qu'un esprit se puisse imaginer,
La corde se rompit et l'eau vient entraîner :
Dans son fil le bateau où seule je demeure,
1800 Appelant du secours, je soupire, je pleure :
Mais en vain tout cela car notre affection,
Trouva par ce moyen sa séparation :
Je n'ai depuis ce jour vu le berger que j'aime :
Après je me trouvai dans un danger extrême :
1805 Car voyant près de moi une île dont l'abord,
Me semblait fort facile à sauter sur le bord :
Je me lance à l'instant sur le sable où je glisse,
Et tombant dedans l'eau je souffre un tel supplice,
Qu'il m'allait de la mort faire franchir le pas,
1810 Si deux pauvres pêcheurs étants un peu plus bas
Avecque leurs filets ne m'eussent repêchée,
Et après que chez eux je fus un peu séchée :
Je les priè tous deux de m'amener ici,
Pensant y retrouver l'objet de mon souci.
1815 Mais je n'ai eu plutôt mis le pied sur l'arène
Que surprise à l'instant devant vous on m'amène
Voyez donc maintenant si je puis avoir tort,
Et si vous me jugez coupable de la mort,
Car tout ce que j'ai dit est aussi véritable

1820 Que le soleil nous voit sur la terre habitable :
Et si j'ai parlé faux d'un seul point seulement,
Que Jupin de ses feux me brûle en un moment.

LE PROCUREUR.

Vous en avez trop dit pour paraître innocente
Votre ennuyeux discours rend la preuve évidente :
1825 Monsieur qu'en dites vous, selon mon jugement :
Il la faut condamner à mourir.

LE JUGE.

Nullement,
Sachons encore d'elle un moyen très utile,
Où avez vous laissé la bergère Amarille.

LIDIANE.

Je crois qu'elle est chez elle et Floridon présent,
1830 Vous peut mieux que moi dire où elle est à présent.

LE JUGE.

Quoi n'était elle pas de la même entreprise ?

LIDIANE.

Je ne le pense pas.

FLORIDON.

Messieurs elle déguise
Il faut que promptement on la fasse mourir,
C'est le moindre tourment qu'elle puisse encourir.

LE JUGE.

1835 Je le veux, mes amis, je connais son offense,
Approchez vous de moi pour ouïr sa sentence.

LE GREFFIER.

Pendant que les Juges opinent le Greffier dit.
Voyez que la jeunesse a peu de jugement,
L'amour dans le péril l'a jeté librement,
Bergers levez le nez à quoi prenez vous garde,

Les Bergers font feinte de regarder ce que le Greffier écrit.
1840 Je ne saurais écrire alors qu'on me regarde.

LE JUGE, prononce le Jugement contre Lidiane.

Nous Juges délégués par sainte élection,
Pour les cas contenus en l'information.
Par jugement dernier condamnons Lidiane,
Comme atteinte du crime odieux et profane :
1845 À mourir dans le feu de la grotte aux démons,
Le berger Floridon avec ses compagnons,
Seuls exécuteront la présente sentence,
Où notre autorité imposera silence :

1850 Lorsque la nuit viendra dessus notre horizon,
Ordonnons cependant qu'elle tiendra prison.

LIDIANE.

Ou juste ciel faut-il que je meure innocente.

LE JUGE.

Emmenez-la bergers.

LE PROCUREUR.

Gardez qu'elle s'absente.

SCÈNE III.

Pysandre, Cleanide, Luciane.

PYSANDRE.

Bons Dieux qu'il court ici un effroyable bruit,
Lidiane mourra auparavant la nuit.
1855 Sa sentence de mort vient d'être prononcée.

CLÉANIDE.

Hélas qui vous l'a dit [?]

PYSANDRE.

C'est la vieille Macée.

CLÉANIDE.

Ô cieus que dites vous hélas je n'en puis plus
Pysandre soutenez mes membres abattus :
Ce sensible regret touche si fort mon âme,
1860 Qu'elle va s'envoler vers la céleste flamme.

PYSANDRE.

Ma Nymphé prend courage il ne faut pas mon coeur,
Se laisser emporter si fort à la douleur :
Reprends un peu tes sens et tiens pour véritable
Que sans doute le ciel lui sera favorable.

CLÉANIDE.

1865 Ha laissez moi mourir,

PYSANDRE.

Le ciel ne le veut pas.

CLÉANIDE.

Mais encor que dit-on du berger Polydas.

PYSANDRE.

On ne sait où il est.

CLÉANIDE.

Comme a elle été prise.

PYSANDRE.

Dessus le bord de l'eau où elle était assise.

CLÉANIDE.

1870 Pauvre bergère hélas que je plains tes malheurs,
Pasteur voici sa mère, écoutons ses douleurs.

LUCIANE.

Bergers une faveur, dites si les nouvelles,
Que l'on dit de ma fille assurément sont telles.

PYSANDRE.

Nous le venons d'apprendre et crois que nul de nous,
N'en sait pas à présent d'avantage que vous.

LUCIANE.

1875 Il faut donc passer outre, ô ciel inexorable !

PYSANDRE.

Nous irons avec vous si l'avez agréable.

LUCIANE.

1880 Très volontiers cousin vous m'obligerez fort,
Pancrace est ici près qui m'attend demi-mort,
Nous irons chez le Juge avec lui tous ensemble,
Dieux je ne puis aller tant, tout le corps me tremble.

PYSANDRE.

Prêtez moi votre main pour marcher fermement.

CLÉANIDE.

Pan fasse réussir le tout heureusement.

SCÈNE DERNIÈRE.

**Le Juge, Lidiane, Luciane, Pancrace,
Floridon, Pysandre, Cléanide, L'ombre de
Castrape, Polydas, Amarille**

LE JUGE.

Voici le lieu Bergère où il faut que ta vie,
Pour punir ton forfait soit des flammes ravie.
1885 Avise si tu veux avant que de mourir,
Sur ce fait important quelque cas découvrir.
Nous te pouvons encor sauver du sacrifice,
Nous livrant Polydas pour en faire Justice :
Vois, regarde, consulte, avise sur ce cas,
1890 Je te donne du temps autant que tu voudras.

LIDIANE, ayant lu le tombeau de Polydas.

Pendant que le juge parle, Lidiane lit les vers du tombeau de Polydas.

Las comment voulez vous grand Juge vénérable,
Que je mette en vos mains un pauvre misérable :
Qui comme vous voyez gravé sur ce perron.
A déjà traversé le fleuve d'Achéron.
1895 Ce serait m'obliger à plus que l'impossible,
Sus sus je veux mourir sa mort m'est trop sensible :
Qu'on ne diffère plus le moment de ma mort,
Amis dépêchez vous je veux franchir ce port.
Vivre sans Polydas le jour est sans lumière,
1900 Qu'on me pardonne ou non voici l'heure dernière :
Que le soleil verra tous mes travaux finir,
Car l'âme de mon corps s'en va se désunir :
Il me semble déjà que je te vois belle ombre,
Suivie dans ces lieux par des âmes sans nombre,
1905 Qui t'admirent voyant ton esprit nonpareil,
Croyant que devers eux soit allé le soleil :
Je t'y veux suivre aussi, âme plus qu'adorable
Qui toute seule rend cette grotte admirable :
Bel ange je te suis, tu m'appelle, attend moi,
1910 Mon âme va partir pour courir après toi.

LE JUGE.

Pasteurs soutenez la l'excès du mal l'emporte.

LUCIANE.

Hâtons nous car j'ai peur qu'elle soit déjà morte.

Elle vient avec sa troupe.

PANCRACE.

Non fera, non fera,

LUCIANE.

Ô bon dieux ! C'en est fait,
Sa vie a expié son énorme forfait.
1915 Quoi là on fait mourir sans ouïr sa défense.

FLORIDON.

Non, l'état où elle est vient d'une défaillance.

LUCIANE.

Ma fille ouvre les yeux parle un mot seulement.

LIDIANE.

Las ! Pourquoi venez vous rengreger mon tourment ? | Rengreger : Augmenter le mal. [F]
Ma mère pardonnez à ma flamme indiscreète,
1920 Et me laissez souffrir la mort que je souhaite.

LUCIANE.

Hélas ! Pourquoi faut-il que tu meures aujourd'hui ?

PANCRACE.

Si cela dure encor je pleurerai d'ennui.

PYSANDRE.

L'amour va perdre en elle un de ses puissants charmes.

CLÉANIDE.

Mes yeux ne peuvent plus en retenir leurs larmes.

FLORIDON.

1925 La pitié me transit et voudrais en ma foi,
Que l'on la pût sauver, il ne tiendrait à moi.

LUCIANE.

Jeunes filles pleurez votre pauvre compagne,
Que la larme toujours votre visage baigne,
Et vous braves pasteurs à mon malheur présents,
1930 Voyez si mes ennuis ne sont pas bien cuisants.

LE JUGE.

Avez vous assez dit, sus dépêchez vous femme.

LUCIANE.

Si jamais la pitié trouva place en votre âme,
Grand arbitre des Dieux, qu'en jugeant vous servez,
Rétractez votre arrêt puisque vous le pouvez.
1935 Ou s'il ne se peut pas, permettez moi de grâce
Pour sauver mon enfant que je meure en sa place :
Ou bien si vous jugez le mal trop odieux,
Pour me faire plaisir condamnez nous tous deux.

LE JUGE.

C'est par trop discourir jetez dans la fournaise.

LUCIANE.

1940 Las permettez encor qu'un seul coup je la baise ;
Adieu ma chère fille, ha je ne puis parler.

LIDIANE.

Ma mère, adieu, le ciel vous veuille consoler.

PANCRACE.

Sage et juste Minos octroyez la prière,
Que vous fait à genoux cette dolente mère :
1945 La troupe que voici vous en prie par moi,

LE JUGE.

Non, non, n'en parlez plus, berger dépêche toi.

L'ombre de Castrape, sortant de la grotte, tenant Polydas d'une main, et Amarille de l'autre.

Demeurez malheureux cessez votre vengeance,
Approchez ceste grotte et me prêtez silence :
Je sors des noirs palus de l'abîme infernal,
1950 Pour venir empêcher votre dessein brutal :
Je suis l'Ombre sans corps du renommé Castrape,
Fils d'un Dieu, né d'un Roi, et neveu d'un satrape :
Dont le pouvoir cogneu sur la terre en tous lieux,
La fait craindre autrefois des hommes et des Dieux :
1955 Quand pour exécuter quelque rare entreprise,
Il fallait par mon art captiver la franchise :
De la terre, et la mer, du Ciel, et des enfers,
Mettre les Dieux captifs, et les Démons aux fers.
L'eau montait dans le Ciel, le Ciel était sur terre,
1960 Les Éléments tremblaient, j'enfermais le tonnerre.
Bref, tout ce qu'impossible était au temps passé,
Était aussitôt fait que je l'avais pensé :
Mais parce qu'en ce lieu j'ai appris ma science,
Que j'y fis mon tombeau, que j'y pris ma naissance :
1965 J'en ai toujours eu soin et ne désirant pas
Qu'aucun malheur jamais vint troubler vos ébats,
Je bâtis cette grotte où jusques à cette heure,
Mon Ombre a presque fait jour et nuit sa demeure :
Ayant prévu le mal qui devait opprimer
1970 Ces fidèles amants pour par trop leur aimer :
Polydas ayant vu tomber dans la rivière,
Sans espoir de secours son aimable bergère,
Se vint précipiter dans cet antre fumeux,
Puis Amarille après d'un esprit généreux,
1975 Voyant que ce berger oubliant sa promesse,
Ne l'avait enlevée ainsi que sa maîtresse :
S'y vint jeter aussi, mais moi les yeux au soin,
Jugeant que de mon art ils avaient grand besoin,
J'ai curieusement conservé leur personne,
1980 Mais entendez par moi ce que Jupin ordonne :

Pour nourrir entre vous l'amitié désormais,
Et dedans vos maisons faire régner la paix :
Le Ciel veut que Pancrace épouse Luciane,
Que Polydas aussi ait sa Lidiane.
1985 Pysandre, Cleanide et qu'aussi Floridon
Prenne son Amarille et lui fasse pardon :
Allez tous vivre heureux, gardez que l'imprudence,
Ne vous fasse oublier cette sainte ordonnance :
Chacun retrouvera son logis rebâti,
1990 Mes esprits diligents sont ce matin sorti :
Avec commandement qu'avant la nuit prochaine
Votre perte se trouve une chimère vaine :
Souvenez vous toujours du grand bien que vous fait,
L'ombre du grand Castrape admirable en effet,
1995 Allez jouir chacun des douceurs amoureuses,
Je retourne au séjour des âmes bienheureuses.

LE JUGE.

Puisque des immortels telle est la volonté,
Je veux que mon arrêt ne soit exécuté :
Bergers vite, mettez Lidiane en franchise,
2000 Je vois bien que le Ciel ses Amours favorise.

PANCRACE.

Dieux ! Quel contentement, ô l'agréable arrêt !
Luciane approchez, baisez moi je suis prêt.

LUCIANE.

Hélas ! Qui eut pensé qu'après tant d'infortune
Il nous dût arriver une telle fortune ?
2005 Ma fille vous avez votre contentement,
Baisez moi, puis allez embrasser votre amant :
Et que chacun berger fasse ainsi de la sienne.

PANCRACE.

Pour moi je suis content des baisers de la mienne.

POLYDAS.

Veillé-je ou si je dors adorable beauté,
2010 Croirai-je en vous baisant que ce soit vérité ?

LIDIANE.

Ha mon cher Polydas que d'étranges merveilles
Je ne sais si mes yeux démentent mes oreilles.

PYSANDRE.

Que de bonheur nous suit certes faut avouer
Que le ciel nous chérit et qu'il le faut louer.

CLÉANIDE.

2015 Chère âme en vérité les Dieux sont adorables,
Aux maux désespérés se rendant secourables.

FLORIDON.

Ô ma douce Amarille, ô ma chère moitié !
Vivons tous deux contents en parfaite amitié.

AMARILLE.

2020 Venge toi Floridon de mon ingratitude,
Je veux vivre à jamais dessous ta servitude.

POLYDAS.

Amis je suis fâché qu'il faille qu'un adieu
Me face incontinent abandonner ce lieu :
Mais n'étant né berger, Paris qui me souhaite,
M'obligera bientôt d'y faire ma retraite :
2025 Et toi fidèle ami que le ciel m'a donné,
Pour rendre maintenant mon malheur terminé,
Reçois ce souvenir de notre bienveillance,

Il lui donne une chaîne d'or.

2030 Si tu ne veux venir au lieu de ma naissance,
Où j'espère emmener cette rare beauté,
Pour la faire honorer comme elle a mérité,
Mais je veux qu'en ce lieu notre Hymen s'accomplisse,

LE JUGE.

Enfants vivez joyeux que tout vous soit propice.

PANCRACE.

Le Ciel puisse bénir nos amours triomphants,
Afin que dans neuf mois nous ayons quatre enfants :
2035 Le suppliant (monsieur) pour votre récompense
Qu'il vous puisse donner les cornes d'abondance.
Allons, retirons-nous auparavant la nuit,
Et chacun pense à soi pour l'amoureux déduit,
Afin que le plaisir dans le lit nous assemble
2040 Et qu'à cogne fétu pas un de nous ressemble.

Cogner un fétu : s'occuper de choses
sans importance. [L]

FIN

Extrait du Privilège du Roi.

Par grâce et Privilège du Roi, il est permis à Jean Guignard, Marchand Libraire, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et débiter un livre intitulé, Les Noces de Vaugirard : avec défenses à tous Libraires, Imprimeurs, et autres de quelque qualité ou condition qu'ils soient, de faire imprimer, vendre ni distribuer ledit livre, durant le temps et espace de six ans, comme plus amplement est porté par ledit Privilège. Donné à Paris le vingt-deuxième Mai mille six cens trente-huit, et de notre règne le vingt-huitième.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].